

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

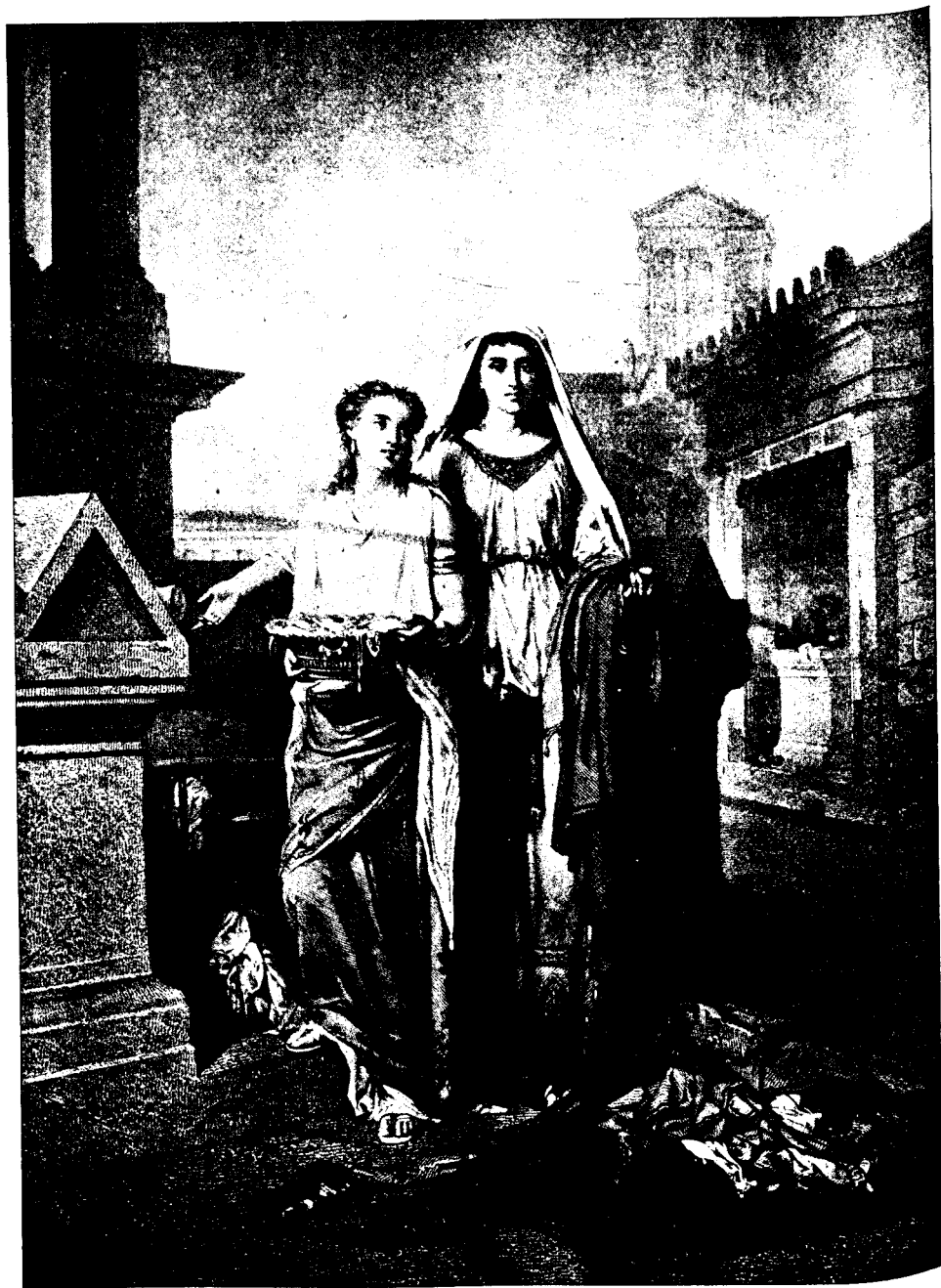
- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

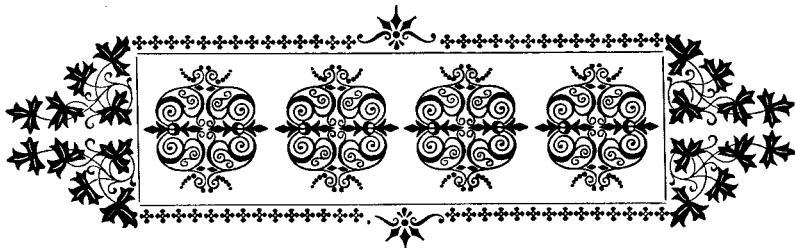
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

OCTOBRE.—1900.

16



POUR LES PAUVRES, d'après J. Coomans.



## LA LITTÉRATURE CANADIENNE- FRANÇAISE

---

CONFÉRENCE FAITE LE 19 MARS 1900

*A l'Hôtel des Sociétés savantes, à Paris, sous les auspices de l'Alliance Française, et la présidence de MM. L. Herbette, conseiller d'Etat, et F.-X. Perrault, commissaire du Canada à l'Exposition de 1900.*

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi de vous raconter une très brève histoire. Jadis, — il y a bien longtemps — vivaient deux frères; l'aîné, plus casanier, le cadet, plus entreprenant. Le cadet partit un jour pour les lointains pays où gît la Fortune. Pendant quelque temps, il reçut de son frère resté au pays des nouvelles, des conseils, des secours même; puis à la suite d'une catastrophe, vint la séparation complète, et — disons-le à la confusion de l'aîné — l'oubli.

Les jours et les années passèrent.

Longtemps plus tard, les deux frères se retrouvèrent, et se reconnurent d'abord. Le cadet avait travaillé, s'était, au milieu de cent difficultés presque insurmontables, créé une existence nouvelle, et même une nouvelle famille. Après les années pénibles, c'était la prospérité: le parent pauvre se métarmorphosait en oncle d'Amérique. Et, comme ils n'habitaient plus qu'à

dix jours de distance, les deux frères se mirent à voisiner. Quand les fils de l'aîné vont chez leur oncle de là-bas, ils y trouvent de vastes terres à défricher et à cultiver, la vie indépendante, peut-être la fortune. Quand les fils du cadet reviennent dans la maison des ancêtres, on se serre un peu pour leur faire place au foyer commun.

C'est, en quelques mots, l'histoire du Canada et de la France : nous sommes ici entre cousins.

Je voudrais ce soir vous donner un aperçu de la vie intellectuelle de nos parents, vous montrer qu'ils n'ont pas abandonné la culture si française des lettres, et surtout en vous disant dans quelles circonstances tragiques s'est développée cette littérature adolescente, rendre hommage à tous ceux qui ont combattu, par la plume et par la pensée, pour leur nationalité, leur langue et leur foi. Après les belles et éloquents paroles de MM. Herbet et Perrault, je n'ai plus besoin de vous parler des sentiments français de nos anciens compatriotes. Vous savez qu'il existe une sorte de république gauloise et latine au milieu des populations anglo-saxonnes du Nord-Amérique. Jamais d'ailleurs avant ces dernières années on n'a tant et si bien parlé du Canada, dont les mœurs et les paysages nous sont aujourd'hui si connus, et dont l'Exposition qui va s'ouvrir nous révélera la vitalité. Mais nous ignorons — à part quelques rares spécialités — la littérature canadienne. Et pourtant, les lettres ne sont-elles pas le grand trait d'union entre les peuples, et n'est-ce pas en propageant notre bien-aimée langue maternelle, douce, harmonieuse, souple, claire et précise, que l'*Alliance française*, sous les auspices de laquelle je prends la parole devant vous, essaie de conserver et d'étendre notre influence nationale ?

Le Canada serait-il resté si profondément nôtre par le cœur et par la culture, si Garneau n'avait élevé à la gloire de son pays un solide monument historique ? Si l'abbé Ferland, l'abbé Casgrain, dix autres moins illustres, n'avaient continué ou complété son œuvre ? Si Crémazie n'avait point chanté *le vieux soldat canadien* et *le drapeau de Carillon* ? Si M. Chauveau n'avait, pen-

dant des années, soutenu dans le *Courrier des États-Unis* une noble et généreuse campagne en faveur de l'autonomie législative de son pays? Si tant d'historiens, de romanciers, de poètes, de journalistes, de tous les partis et de toutes les écoles, que je nomme ici pêle-mêle, Aubert de Gaspé, Gérin-Lajoie, Etienne Parent, MM. Napoléon Bourassa, Fréchette, Hector Fabre, Routhier, Poisson, Buies, Lusignan, Paré, Choquette, Gingras, LeMay, Nérée Beauchemin, vingt noms encore, n'avaient défendu ou ne défendaient chaque jour l'idée française dans la langue française? De 1850 à 1900, cette jeune littérature a lentement évolué, comme tout ce qui vit longtemps, de tendances archaïques; le modernisme, aujourd'hui, n'effraie pas quelques-uns de ses représentants. Elle est fort au courant de nos productions littéraires, et les juge parfois non sans sévérité: nous lui devons donc la politesse d'un examen attentif. Sans doute, nous ne chercherons pas ici à exposer les points qui divisent nos compatriotes, à pénétrer leurs rivalités et leurs querelles, vraies là-bas comme ici; pour un jour, nous supposerons tous les Canadiens profondément unis. Et ne le sont-ils pas, chaque fois que l'on touche à leur nationalité, au rare et précieux héritage qu'ils tiennent de leurs ancêtres? A travers les tâtonnements du début, comme dans des œuvres plus parfaites, nous trouverons un enseignement et un exemple chez ces abandonnés qui n'ont jamais connu la désespérance, et qui ont dû assurer à notre langue la pérennité sur le nouveau continent.

\* \* \*

Je parlerai d'abord des temps héroïques, où l'on vécut l'histoire avant de l'écrire. Le drapeau blanc avait repassé l'Atlantique, et ne devait plus jamais flotter au bord de ce fleuve admirable qu'il avait ouvert à la civilisation. Quoi qu'on en ait dit,—un historien canadien l'a démontré tout récemment,—la noblesse n'avait pas entièrement déserté la contrée pour retourner à Versailles; mais la haute armée, les fonctionnaires les plus élevés,

ceux qui sont la parure d'une nation sion sa réserve et sa force, avaient laissé aux soins de quelques seigneurs féodaux et d'un clergé admirable mais trop clairsemé la foule des "habitants" sur qui reposait l'avenir. Il semblait que l'Angleterre dût facilement submerger les soixante-dix mille colons qui représentaient la France. Mais ceux-ci se mirent laborieusement à l'œuvre, réparèrent les désastres matériels de la guerre, et commencèrent la lutte par la défense de leurs libertés politiques et civiles. Dès 1791, après une agitation où s'immortalisa DuCalvet, le Canada obtenait un premier rudiment de constitution, bien imparfait cependant, puisque la chambre d'assemblée manquait des attributions que nous tenons pour essentielles. Mais, jusque vers 1830, au milieu des combats que l'on soutint à deux reprises contre les États-Unis, comme au milieu des luttes parlementaires, la littérature ne fut guère cultivée par les riverains du Saint-Laurent, et les rares œuvres publiées ne peuvent avoir qu'un pur intérêt de curiosité. On était plus soucieux alors de bien faire que de bien dire, et il s'agissait d'assurer l'existence de la nationalité. Mais, après les troubles de 1837, qui aboutirent, sous l'influence du célèbre rapport dû à lord Durham, à cette Union qui devait, dans l'esprit du législateur, fondre l'élément français dans le métal britannique, quand on vit les patriotes exilés, quelques-uns même mis à mort, d'autres soutenant leurs droits et leurs prérogatives contre les empiétements d'un Sydenham ou les intrigues d'un Metcalfe, on comprit qu'il fallait, par tous les moyens possibles, réveiller et entretenir le sentiment national, fouiller dans les souvenirs de l'histoire pour y retrouver son blason et ses titres de noblesse, et, tout en conquérant le sol, sauver la langue menacée par celle du vainqueur.

Lord Durham avait dit un peu dédaigneusement : " Le Canada n'est pas une nation, il n'a pas de littérature."

Or, tandis qu'il foulait encore le sol canadien, cette littérature germait, qui devait s'épanouir sous ses successeurs.

En 1830, vivait un jeune clerc qui, dans son étude, souffrait des railleries que ne lui ménageaient pas ses confrères anglo-

saxons. On traitait devant lui les Canadiens-Français de vaincus, de race inférieure. Il résolut alors de rechercher dans le passé, d'y retrouver l'histoire de ses pères, de rappeler les jours de gloire où la jeune colonie luttait victorieusement, les jours de deuil aussi où, dans une dernière et terrible guerre, elle avait dû céder au nombre, mais soutenu l'honneur du drapeau royal. Ce jeune homme s'appelait François-Xavier Garneau. Il n'était pas riche ; il lui manquait des documents, des connaissances indispensables : il sut venir à bout de toutes les difficultés, visita l'Europe, habita Londres et Paris, compléta ses études, puis se mit résolument à l'œuvre, ne sachant pas, suivant la belle expression de M. l'abbé Casgrain, s'il travaillait sur un berceau ou sur une tombe. Le premier volume de son histoire parut en 1845 ; les trois derniers, en 1848.

Qu'importent les erreurs de détail, les inexactitudes, que de nouvelles sources, une critique historique plus rigoureuse, des méthodes plus certaines ont rectifiées ? Dans ce livre étonnant, Garneau a dessiné ce qu'il n'a pas vu ; il a été le premier pionnier, le défricheur qui fraie à coups de hache un sentier que d'autres sauront transformer en une route ; et dans la belle lettre qu'il adressait à lord Elgin en lui envoyant son œuvre, au temps où M. LaFontaine faisait retentir à la chambre la voix du Canada français, il proclamait les droits du plus faible à la justice, en s'appuyant sur l'histoire.

On fit à ce livre un accueil enthousiaste, non seulement au Canada, mais aussi en Europe, où le *Correspondant*, la *Revue des Deux Mondes* citèrent avec éloge le nom de Garneau, et consacrèrent des articles à son ouvrage.

L'histoire était donc créée. MM. Ferland, H.-R. Casgrain, Gérin-Lajoie, Turcotte, pour n'en citer que quelques-uns, devaient s'y consacrer. Mais l'histoire ne suffisait pas pour constituer une littérature, et la poésie, qui d'habitude devance la prose, n'allait point tarder à naître elle aussi.



\* \* \*

Nous n'ignorons pas le nom et les œuvres des poètes — Garneau lui-même était l'un d'eux — qui fournissent leurs premières pages aux anthologies canadiennes. Mais jusqu'en 1850, nous ne rencontrons aucun talent capable de s'imposer.

D'ordinaire, à l'aube des poésies naissantes, la légende héroïque apparaît. C'est l'Iliade, et c'est l'Odyssee, ce sont les Niebelnugen, ou la chanson de Roland, ou le Romancero. Il ne devait pas en être de même en Canada, puisque les Canadiens héritaient de notre vieille et classique littérature en même temps que de notre langue; et néanmoins, c'est aussi dans le genre épique, ou si l'on préfère, dans l'épopée lyrique, qu'ils ont produit leurs premiers poèmes dignes de ce nom.

Les historiens avaient ravivé les souvenirs de la colonisation française, la fierté des grands combats. On attendait un changement. Lequel? on l'ignorait, mais quelque chose de grand allait naître, qui changerait les destinées du Canada. Les poètes donnaient des coups d'ailes qui ne les élevaient pas bien haut sans doute, mais qui leur faisaient quitter la terre. C'est qu'ils n'avaient qu'à écouter les récits de l'histoire pour créer la poésie. N'avaient-ils pas là une matière admirable et féconde, puisque ces exploits des Iberville, des Montcalm, des LaVérandry valaient quelquefois les hauts faits des Roland et des Olivier? N'avaient-ils pas un élément intéressant, avec ces Indiens dont la civilisation plus attardée reculait devant notre envahissement? N'avaient-ils pas enfin l'admirable et changeante nature canadienne, les vastes forêts où résonne la hache du défricheur, le fleuve aux mille îles, avec ses rapides, ses cascades, sa nappe majestueuse, le flamboiement automnal des érables, or et pourpre, et jusqu'aux rigueurs de l'hiver avec ses embûches et ses poudreries? Il ne manquait plus que la forme, pour chanter dignement les héros de Carillon et d'Abraham, les soldats de Montcalm ou de Lévis, et le Dieu des combats qui sut protéger ses enfants aux jours de deuil et de misère. Mais pendant les cinquante premières années de ce siècle, on était plus séparé que

jamais de la France. Le Canada était beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. M. Hector Fabre disait, dans une conférence faite à Roubaix, voilà quinze ans bientôt : " Les livres traversaient l'Océan lentement, au hasard ; il y en avait qui arrivaient bien en retard, d'autres qui ne venaient jamais. On s'attachait naturellement aux premiers que l'on recevait, en leur attribuant une valeur qu'ils n'avaient pas toujours en Europe."

M. Fréchette nous écrivait une bien amusante lettre sur la manière dont il fit sa rhétorique : " Cela se dit-il ou cela ne se dit-il pas ? Avez-vous lu cela quelque part ? " Telles étaient les questions que lui posaient ses maîtres. " Quelque part ", c'était dans les bons auteurs, les purs classiques — et quelquefois leurs disciples qui semblent les parodier. Mais il n'était pas question de Hugo, et de tous les autres écrivains de 1830, qui renouveauient la poésie française.

Vers cette époque parut Crémazie.

Dans une boutique du vieux Québec, un petit homme, plutôt un gnome qu'un adonis, un collier de barbe, de gros yeux de myope sous les lunettes, tenait un commerce de librairie. Chez lui s'entassaient les livres arrivés d'Europe, de France. Il avait là les œuvres de Hugo, de Gauthier, de Lamartine, de tous ceux qui lançaient alors sur la France quelques-uns des plus beaux vers dont elle ait jamais retenti. Et le libraire, contrairement à la majorité de ses collègues, lisait, lisait beaucoup. Il avait dans les yeux la griserie des Orientales, minarets blancs, sur le bleu du ciel ; il se répétait les rythmes sonores et les cadences des maîtres, s'éblouissait de leurs images, berçait de leur musique ses songes, et parfois, le soir venu, s'essayait, lui aussi, à parler la langue divine. Il avait lu pêle-mêle les grands et les médiocres, Hugo et Béranger, Lamartine et Casimir Delavigne, Soumet et Musset. . . Et il s'entretenait avec ses compatriotes amis des choses littéraires, de leurs admirations communes et de leurs communes espérances. La boutique d'Octave Crémazie était quelque chose comme celle de Lemerre, aux temps envolés de Parnasse.

Il y a de tout dans son œuvre, que nous avons étudiée plus largement déjà, en d'autres circonstances, et que nous présenterons quelque jour au public français avec les développements qu'elle mérite, de l'excellent, du passable, du pire; de l'imitation parfois malheureuse, et des inspirations vraiment belles. Certaines strophes des "Morts" sont d'une expression qui vaut la pensée, avec des images de poète, de vrai, et un pas de clinquant scolaire d'imitateur. Un artiste distingué aura tout à l'heure la bonté de dire devant vous quelques-unes des pages les plus remarquables que nous devons à Crémazie. Mais j'attirerai surtout votre attention sur le "Vieux soldat canadien," qui est une date dans l'histoire de Québec et les lettres françaises en Amérique.

On n'avait jamais revu dans le Saint-Laurent le pavillon français à la corne d'un navire de guerre.

Pendant la campagne de Crimée, la corvette la "Capricieuse" vint mouiller devant Québec, et ce fut une véritable fête nationale. Crémazie composa pour cette circonstance un poème, où il suppose qu'un vieux soldat des campagnes anciennes, de ceux qui combattirent, la hache sur l'épaule et le glaive à la main, avait pendant des années attendu le retour de *nos gens*. Presque aveugle, appuyé sur son fils, il interrogeait le fleuve, du haut des remparts, attendant quelque chose qui viendrait de France, ce quelque chose qui ne vint pas. Il est mort trop tôt; il n'a pu voir enfin les trois couleurs qui ont remplacé le drapeau blanc; mais, ainsi que ses compagnons de gloire et de misère, il dut en ce beau jour tressaillir dans sa tombe.

Ce jour-là, Crémazie fut vraiment un poète national, malgré certaines réminiscences des procédés chers à Béranger, car il fit entendre la voix d'un peuple entier. Je ne puis malheureusement m'attarder à parler d'Octave Crémazie, dont l'œuvre poétique comprend quelques excellentes choses. Je me bornerai seulement à dire que sa prose me semble supérieure. Des circonstances tragiques amenèrent l'effondrement de la maison de commerce et l'obligèrent à prendre le chemin de l'exil. Il vint à Pa-

ris, et là, inutile aux autres et à lui-même, rongé par le regret du pays natal, s'enveloppant dans le silence qui fut sa dernière fierté, il écrivit aux siens, parents et amis, d'admirables lettres, où l'on apprend ce que valait cet homme, condamné peut-être par des gens qui n'avaient pas un cœur aussi grand que le sien.

Ouvert à toutes les choses de l'esprit, il entretient ses correspondants du mouvement des lettres à Paris comme en Canada. Sur toutes choses son jugement est intéressant, encore que nous ne partagions pas toutes ses admirations et ses haines. Profondément chrétien, il trouve dans cette religion dont il a chanté les soldats, une consolation à ses malheurs.

Enfin, il subit avec nos compatriotes les heures terribles du siège. Il partagea nos angoisses, nos espoirs de trop brève durée, nos amers découragements. Son "Journal" nous présente des pages curieuses, presque amusantes, où il manque quelquefois de sens critique, mais où il trace le pittoresque tableau des petits spectacles quotidiens. Son récit de la journée du 31 octobre est à lire tout entier. Et, bien qu'il ne sympathise pas avec des hommes auxquels nous aimons à rendre justice, et que nous tenons pour de bons et grands Français, nous lisons avec émotion les lignes suaves qu'il consacre aux héroïques défenseurs de Paris, aux femmes qui font simplement leur devoir, pendant les longues stations à la porte des boucheries, à toute cette population qui souffre de la faim, du froid, des maladies, et qui veut résister quand même. Quelques années plus tard, Crémazie mourait pendant un séjour au Havre, où il n'a pas même un tombeau.

\* \* \*

Toute cette deuxième période de l' "Union", dans les environs de 1860, fut d'ailleurs marquée par un admirable réveil littéraire.

C'est alors que M. Ph. Aubert de Gaspé, déjà dans sa verte vieillesse, écrivit ces "Anciens Canadiens" et ces "Mémoires"

qui sont peut-être ce que la littérature de nos cousins a produit de plus fortement original. M. de Gaspé est un véritable Cooper canadien. C'est aussi l'un des derniers représentants du passé, et dans ses livres, les usages, les traditions, les vieilles et poétiques coutumes par lesquelles la Nouvelle-France est restée si ancienne France, revivent avec une naïveté charmante. Si l'on supprimait certaines complications inutiles d'intrigues, le livre serait un chef-d'œuvre.

C'est aussi pendant cette période que parurent d'éphémères revues, dont l'influence se fit profondément sentir, dont je regrette de ne pouvoir parler plus en détail : mais le malheur d'un conférencier qui aborde un sujet aussi vaste, c'est qu'il est obligé de laisser dans l'ombre bien des points intéressants, mais non essentiels, et l'effleurer superficiellement des lèvres des événements sur lesquels il voudrait s'arrêter avec complaisance.

L'abbé Ferland, M. Taché, Gérin-Lajoie, un jeune prêtre de Beauport, l'abbé Casgrain, connu par une " Légende " qu'il venait de publier, et dont il devait continuer la série, fondèrent sous le titre de " Soirées Canadiennes " une revue qui eut un certain succès. Il y avait là une entreprise hardie, et très désintéressée, à cause du public nécessairement restreint auquel la périodique s'adressait. Mais la discorde se mit entre les rédacteurs, et, tandis que M. Taché continuait l'entreprise, l'abbé Ferland, Gérin-Lajoie et M. l'abbé Casgrain fondaient une entreprise rivale, le " Foyer Canadien ", dont le titre fut trouvé par Crémazie. Cette publication eut tout d'abord un grand succès; des primes offertes aux abonnés continuaient l'œuvre si précieuses du " Répertoire National," et réunissaient quelques-unes des pages les plus remarquables, prose et vers, de la jeune littérature. C'est dans le " Foyer Canadien " que Gérin-Lajoie publia son " Jean Rivard," et l'abbé Ferland sa " Vie de Monsieur Plessis." Mais la mort de l'abbé Ferland, le départ du parlement pour Toronto, où le suivirent quelques-uns des rédacteurs, d'autres causes encore, amenèrent trop vite la mort de ce recueil intéressant.

Disons qu'aujourd'hui le Canada compte quelques revues importantes, comme la "Revue Canadienne" qui paraît à Montréal depuis 1865, et, dans un genre un peu spécial, le très intéressant "Enseignement primaire", auquel nombre de nos publications pédagogiques pourraient envier sa rédaction.

Nous avons prononcé plusieurs fois déjà le nom de Gérin-Lajoie. Son œuvre est des plus curieuses, et mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'occupent du Canada.

Gérin-Lajoie eut une vie assez calme, après des débuts difficiles. Au collège de Nicolet, il connut presque la célébrité à un âge où les jeunes gens ne marquent point encore, d'ordinaire, dans le monde. Auteur d'une tragédie, le "Jeune Lator", qui fut jouée avec succès par ses camarades, et applaudie par ses maîtres, auteur de cette cantilène, le "Canadien errant", consacrée aux exilés de 1837, qu'il avait vus descendre le grand fleuve, fondateur d'une "Société littéraire," le jeune homme espérait tout de l'avenir. Une courte fugue aux États-Unis, où il voulut chercher fortune, pour gagner ensuite Paris, y étudier le journalisme, et revenir fonder un grand journal français, lui valut quelques mésaventures tragi-comiques, qu'il raconte dans ses "Mémoires", dont M. l'abbé Casgrain a publié d'importants fragments.

Battant de l'aile, il revint au nid, comme le pigeon de la fable; et, sans ressources, soutenu seulement par quelques précieuses amitiés, celle de l'avocat Loranger entre autres, il commença l'étude du droit à Montréal, tout en gagnant sa vie comme journaliste.

Ses débuts à la "Minerve", sous la direction de M. Duvernay, le travail accablant dont il était chargé dans la salle de rédaction qui servait aussi d'imprimerie, tour à tour chroniqueur, nouvelliste, traducteur, reporter parlementaire, et même correcteur, les tours de Scapin par lesquels M. Duvernay évitait de le payer quand c'était possible, tout cela nous est narré par Gérin-Lajoie avec bonne humeur et bonhomie. Après un essai décourageant dans la carrière périodique, il obtint un poste du gou-

vernement, et vécut en sage. Il épousa la fille d'Etienne Parent, le plus remarquable penseur canadien, et consacra ses loisirs aux lettres.

On lui doit surtout " Jean Rivard " et " Dix ans au Canada."

Jean Rivard est l'histoire très simple et très belle d'un jeune homme qui, se trouvant tout à coup chef de famille, renonce à ses études, aux carrières libérales si encombrées, dont Gérin-Lajoie connut les déveines, et se consacre à la culture. Nous voyons le courageux pionnier, seul d'abord dans la grande forêt avec un fidèle serviteur, Pierre Gagnon, qui s'intitule lui-même le Vendredi de ce nouveau Crusoé. Tous les deux luttent contre le sol, lui arrachent les produits nécessaires à leur subsistance, défrichent, étendent leurs cultures. Tous les deux aussi goûtent la joie du succès, modeste d'abord, puis de plus en plus éclatant. Jean Rivard, malgré les difficultés sans nombre qui l'assaillent, trouve le bonheur par le travail, tire parti de tout avec ingéniosité, et, devenu grand propriétaire foncier par la vigueur de ses deux bras, épouse une " blonde " qu'il aimait depuis longtemps, attire les siens à Rivardville qu'il a fondée, et préside au développement de la nouvelle paroisse qu'il a fait surgir de la forêt, au milieu des cantons de l'Est.

Ce très simple et très joli livre est une œuvre de haute valeur, car elle est évocative d'énergie. Et nous pouvons dire hautement, à cette occasion, que c'est le caractère commun à presque tous les ouvrages canadiens.

Œuvre d'action, l' " histoire " de Garneau; œuvre d'action, les poésies d'Octave Crémazie, qui réveillent l'orgueil national, rendent courage à la jeunesse; œuvre d'action, les " Anciens Canadiens ", qui rappellent les délicieuses légendes du passé, relient la tradition des siècles, et donnent à nos compatriotes ce recul dans le temps qui fait si souvent défaut à cette Amérique toute neuve; œuvre d'action, ce " Jean Rivard " qui détourne les jeunes gens de la vie urbaine où toutes les places sont occupées, et les dirige vers le sol dont il faut s'emparer; œuvre d'action, cette histoire de " Dix ans ", qui montre la conquête du

gouvernement responsable, et rend aux Canadiens leurs libertés plus chères, parce qu'ils ont eu tant de mal à les conquérir; œuvre d'action, enfin, celle tout entière de M. Arthur Buies, dont je désirerais vous entretenir un moment.

\* \* \*

M. Arthur Buies est pour beaucoup de Parisiens "un Labadens." Il sort du lycée Saint-Louis, et pourrait faire partie de son association d'anciens élèves. Et l'influence de Paris impérial se fait sentir dans ses premières œuvres. De retour au Canada, il publie une "Lanterne", à l'instar de Rochefort. Ne lui rappelons pas ces jours lointains où, ne trouvant pas de vendeurs qui voulussent propager cette brochure incendiaire, il la colportait lui-même. Ce sont là péchés de jeunesse, mais qui démontrent un esprit singulièrement original. M. Buies, heureusement pour nous, ne devait point s'attarder à ces exercices préliminaires, qui renferment d'ailleurs des parties amusantes, même quand on ne les comprend qu'à demi, comme un lecteur français non prévenu. Mais il se lassa bientôt du rôle de pamphlétaire, écrivit de très belles chroniques, étincelantes, vives, spirituelles, et que l'on peut lire avec plaisir en volumes, ce qui est le plus bel éloge d'une chronique. Mais c'est surtout comme géographe, comme ami de la colonisation, qu'il tient une place au premier rang. Admirateur enthousiaste de Mgr Labelle, l'apôtre du Nord, qui voulut étendre la culture au delà de la vallée même du Saint-Laurent, et dont les projets grandioses se réalisent aujourd'hui, M. Arthur Buies est l'auteur de très beaux livres qui seront, j'en suis sûr, à l'Exposition, mais dont je crains bien que le public ait seulement le droit d'admirer le dos et les plats. Ce sera dommage. Ils valent la lecture, et nous serions heureux si M le commissaire Perrault pouvait permettre à nos compatriotes, à quelques-uns tout au moins, d'en prendre connaissance. Le "Saguenay et le lac Saint-Jean," l' "Outaouais supérieur," sans parler de brochures comme le "Portique des Laurentides" et



la "Matapédia", qui sont à la fois d'un pittoresque merveilleux et d'une documentation impeccable : œuvre d'écrivain, de poète même, et aussi d'économiste et de géographe. On a dit de M. Buies qu'il est le "Reclus canadien." C'est vrai. Mais il est encore autre chose.

Il se souvient toujours de sa vocation première. Journaliste il fut, journaliste il reste, et c'est un confrère qui honore la corporation. Heureusement qu'il en est encore. M. Buies, dans ses "Réminiscences", a réuni quelques-unes de ses plus jolies et plus récentes chroniques. Là, nous apprenons comment il devint "un des plus distingués officiers de la milice canadienne." Ses leçons d'art militaire avec un sergent anglais, "par le flanc droit ! par le flanc gauche !" agrémentés de pots d'ale, sont une des choses les plus réjouissantes que je connaisse ; j'en appelle à mes compatriotes qui ont, au régiment, subi les redoutables épreuves qui confèrent le double galon de laine rouge. Les "Jeunes Barbares", qui viennent ensuite, relèvent vertement les "pataquès" de quelques écrivains novices ; "Parlons français" est de même encre. Mais ici, nous chercherons querelle à M. Arthur Buies. Ce n'est pas seulement au Canada, hélas ! que les journalistes écrivent en huron, que les députés parlent iroquois. Paris renferme un grand nombre de pareils sauvages.

Et quand M. Buies prétend induire de là que la littérature canadienne n'existe pas et ne saurait exister, il le fait en termes si excellents, avec tant de verve et de bonne humeur chagrine, avec une telle intuition de la langue française, que par cela même, la littérature canadienne existe.

\* \* \*

Il serait temps maintenant de jeter un regard en arrière, et de voir si Crémazie eut des continuateurs. Son disciple le plus immédiat, qui lui écrivait voilà quarante ans bientôt, comme autre fois Reboul au divin Lamartine : "Mes chants naquirent de tes chants," est le plus connu en France des écrivains ca-

nadiens. M. Louis-Honoré Fréchette, tour à tour avocat, journaliste, homme politique, fut couronné comme poète par l'Académie française. M. Fréchette a surtout continué l'œuvre de Crémazie dans le sens du " Vieux soldat," ou du " Drapeau de Carillon." Il a cherché ses sujets dans l'histoire nationale, et, souvent, s'est inspiré des événements contemporains qui se déroulaient en France. Mais il ne s'est pas tenu à ces tentatives épiques, et les poésies purement lyriques, d'une jolie venue, des récits à la Ratisbonne, des œuvres en prose aussi, comme les " Types québécois, originaux et détraqués," sans parler des aimables contes de Noël qu'il vient de publier en anglais, et dont la version française paraîtra bientôt, montrent la souplesse et la variété de son talent.

Ce n'est pas devant M. Herbette que je me permettrai de faire l'éloge du poète canadien, qui est son ami. Il sait, et je vois dans cette salle bien des personnes qui le savent comme lui, combien M. Fréchette a toujours vibré à toute émotion venue de France; et nous répéterons sérieusement ce que mon vénérable ami M. l'abbé Casgrain écrivait, avec une ironie bienveillante: " C'est le plus français des poètes canadiens."

Vous jugerez tout à l'heure, messieurs, par quelques exemples, du talent particulier à M. Fréchette. Comme facture, ses vers le rattachent à l'école romantique, avec certaines libertés, admises d'ailleurs aujourd'hui en France, mais que Victor Hugo répudiait, comme l'hiatus dans des locutions toutes faites, ou le vers franchement bicésure, avec la sixième syllabe atone. Mais vous retrouverez dans M. Fréchette certains des procédés familiers à la génération de 1830, comme l'énumération et l'antithèse. Je ferai dire devant vous quelques extraits de la " Légende d'un peuple ", en particulier " Fors l'honneur ", où nous voyons Lévis brûler ses drapeaux plutôt que de les rendre. La pièce se termine par un vers qui cause une émotion presque physique. Vous entendrez aussi " France ", du même recueil; c'est selon nous une des pages les meilleures du livre; et M. Fréchette

y atteint vraiment aux régions élevées de l'art, quand il dit à notre patrie :

Tu prendras par la main la pauvre humanité.

Je regrette que le temps ne nous permette pas de vous présenter le " Bonhomme Hiver ", sous ses fourrures,

Simple mocassins et bonnet bien clos.

ni de vous montrer Québec sur son promontoire, dans les stances à Madame Albani.

Mais ces quelques pièces suffiront à vous faire connaître un des aspects du poète, et rappelleront sans doute à M. le conseiller d'État Herbette les heures qu'il passa près d'un ami qui lui est cher.

La production poétique du Canada est d'ailleurs très considérable. Tout n'y est point, naturellement, d'égale qualité. Mais, au milieu de strophes maladroites quelquefois, ou trop hâtivement composées, on retrouve toujours un sentiment très pur et très beau; et souvent, les poètes de là-bas arrivent à revêtir leurs idées d'une façon à peu près parfaite.

Je citerai seulement les " Cloches de Louisbourg ", de M. Nérée Beauchemin; on y trouve une véritable maîtrise de facture; elle est ciselée comme du Gauthier.

Cette vieille cloche d'église  
Qu'une gloire en larmes encor  
Brode, blasonne et fleurdelise...

Combien d'autres écrivains connus mériteraient mieux qu'une mention rapide; M. le juge Routhier, dont certaines poésies, " Dans les montagnes ", par exemple, ont une grâce lamartinienne:

A l'horizon brumeux, derrière les collines,  
S'annonçait du soleil le disque radieux ;  
Mais il ne colorait de teintes purpurines  
Que les crêtes des monts se perdant dans les cieux.

Je ne fais que citer M. Poisson, avec son amusante " Francophobie ", M. LeMay, auquel nous devons un poème d'une

forte saveur de terroir, "les Vengeances", une traduction d' "Évangéline", et de jolies pièces détachées; M. l'abbé Ginguas, M. Caouette, M. Gonsalve Desaulniers, et beaucoup d'autres, que je dois passer en silence.

Mais je ne voudrais pas terminer cette rapide revue, dont les omissions nécessaires sont trop nombreuses, sans mentionner au moins M. le docteur Choquette, dont le dernier roman " Claude Paysan ", très simple d'intrigue, d'une forme très fouillée, renferme des pages vraiment dignes d'attention: telle cette description de la campagne, aux premiers sons de l'Angélus, qui rappelle le beau tableau de J.-F. Millet.

\* \* \*

Voilà bien des noms entassés. Ils peuvent vous donner une idée de la production littéraire du Canada. Ils sont d'inégale valeur sans doute, et tous ne passeront point à la postérité. Mais ils attestent la fécondité et la vitalité de cette jeune littérature. La littérature canadienne est une branche de la littérature française; et cela explique bien des imitations, contre lesquelles il faut mettre en garde nos compatriotes de là-bas. Ils ont heureusement assez de sève et de vigueur pour chercher leurs inspirations autre part que dans nos livres, et nous apporter un écho du vent qui souffle dans les grands bois et sur les grands lacs immenses. Malgré la nécessité de la vie moderne, beaucoup sont restés près du sol; ils y puisent une nouvelle force, en continuant les vieilles traditions. Ils sont restés les frères de nos paysans de France, et leurs chansons populaires mêmes l'attestent. Ces chansons, vous les entendrez tout à l'heure, grâce à mon ami M. Pierre Traut, qui a bien voulu en harmoniser quelques-unes d'après le recueil de M. Gagnon, et à M. Jules Bannel, qui les chantera devant vous.

Elles nous font remonter jusqu'au plus lointain passé, alors que les Canadiens n'avaient pas encore quitté la France. Elles viennent de Normandie, de Poitou, de Franche-Comté, de Sain-

tonge. Les airs et les paroles se sont modifiés quelquefois, mais gardent avec les nôtres une indiscutable parenté.

Les chants populaires des autres pays peuvent nous intéresser, nous séduire par leur exotisme, ceux de notre pays seuls nous touchent, car ils sont rythmés par les battements de notre cœur. Nul ne peut, sans émotion, entendre les vers suivants de M. Édmond Rostand :

Ces vieux airs du pays au doux rythme obsesseur,  
 Dont chaque note semble une petite sœur,  
 Ces airs où reste pris un peu des voix aimées,  
 Ces airs dont la lenteur est celle des fumées  
 Que le pays natal exhale de ses toits,  
 Ces airs dont la musique semble être un patois.

A leur émotion, des compatriotes se reconnaissent ; eh bien, messieurs, ces vieilles chansons, par les larmes qu'elles font monter aux yeux, par les sourires qu'elles font errer sur les lèvres des Canadiens et des Français, prouvent mieux notre parenté que toutes les conférences du monde. Ainsi peuvent s'attendrir deux frères devant un objet ancien, souvenir impérissable et fragile d'une mère qu'ils savent également chérir.

Charles Ab-Dez-Halden.



# NOTRE-DAME DE LORETTE EN LA NOUVELLE-FRANCE

---

(*Suite*)

---

## CHAPITRE CINQUIÈME.

UNE CHRÉTIENTÉ MODÈLE.

---

LA JEUNE-LORETTE AU COMMENCEMENT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Si l'on doit "juger de l'arbre par ses fruits," la relation suivante redira bien haut le zèle des ouvriers qui se sont si généreusement dépensés pour la culture de cette vigne si souvent ravagée, et transplantée au prix de tant de sacrifices auprès de la cascade de Lorette.

A l'ère des cruels massacres qui ont décimé la pauvre nation huronne succède une période de prospérité et de paix qui durera sans interruption jusqu'à nos jours. La scène a changé : les brebis sont maintenant hors de l'atteinte du loup, rangées avec docilité sous la houlette de leurs dévoués pasteurs. Ceux-ci, également, ne peuvent plus, comme la phalange héroïque qui les a précédés, aspirer au martyre du sang.

Avant d'esquisser brièvement, dans un chapitre subséquent, les traits des missionnaires lorettains du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est bon de contempler avec une joie légitime l'œuvre que leur ont léguée leurs devanciers, et qu'ils ont su maintenir et développer avec une diligence tout apostolique.

La lettre qui suit était inédite avant la publication de l'ouvrage déjà souvent cité du P. de Rochemonteix <sup>(1)</sup>. Une traduction anglaise faite par l'auteur de cette étude en a été publiée dans la grande édition américaine des *Relations des Jésuites* <sup>(2)</sup>. Il n'est que juste d'offrir aux lecteurs canadiens une traduction française de cet intéressant document.

Cette lettre, écrite en beau latin classique, n'était certainement pas, dans l'intention de son auteur, destinée à la publicité. Pour le prouver, il suffit de remarquer qu'elle ne voit le jour que 190 ans après avoir été écrite. C'est la lettre d'un fils écrivant à son père en religion, d'un ouvrier de l'Évangile à son chef, pour lui dire, en toute simplicité et sincérité, comment fleurit et fructifie sous l'influence de la rosée divine sa portion de la vigne du Seigneur.

Mais cette relation, pour n'être pas fardée, n'en est pas moins étonnante par les choses merveilleuses qu'elle raconte de la florissante chrétienté de la Jeune-Lorette. C'est un tableau vraiment idéal, et pourtant, il ne dépeint que la stricte réalité. Jamais *Réduction* du Paraguay, aux jours les plus glorieux de cette église naissante, n'a mieux réalisé le plan d'un paradis sur la terre. Cette vie si pure et si édifiante des sauvages lorettains ne témoigne pas moins de leur docilité et de leur foi, que du zèle des missionnaires qui ont si bien su les préserver des ravages du loup infernal.

Une telle innocence de vie est d'autant plus merveilleuse qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, comme il a été dit vers la fin du chapitre précédent. Le Père Germain de Couvert, à qui surtout est due la transformation incroyable de la tribu de Lorette, avait été le père spirituel des Hurons durant vingt-deux ans, dont il passa six à l'*Ancienne*, et quatorze à la *Jeune Lorette*.

(1) L'original, en latin, figure dans l'appendice du tome III.

(2) *The Jesuit Relations and Allied Documents*, by R. G. Thwaites.

*Lettre du Père Louis Davaugour au Rév. Père Joseph Germain,  
supérieur général des missions canadiennes.*

*De la mission de Lorette, en la Nouvelle-France.*

Du village de Lorette, Nones d'octobre, 1710.

Votre Révérence me demande de la renseigner sur l'état de notre mission de Lorette. Je me rends à votre désir dans cette lettre, dans laquelle, bien que vous ne lisiez rien d'éclatant ni de sublime, comme on le rapporte souvent des autres missions, vous apprendrez, je le crois, non sans plaisir, le genre de vie que mènent ici nos Hurons, les pieuses pratiques qu'ils observent chaque jour ; je vous en écris d'autant plus ouvertement, que j'ai une moindre part à tout ce je vais raconter. Tout le mérite, après Dieu, en revient aux soins et à l'industrie du Rév. Père de Couvert, que la mauvaise santé a rappelé dernièrement à Québec, pour s'y faire soigner plus commodément dans notre collège. Nommé, malgré mon insuffisance, pour le remplacer, je vais raconter ce que j'ai vu et constaté dans ce village de Lorette.

On trouve des gens qui pensent, et puis, écrivent, que le sol canadien est tout à fait stérile et infécond, que les messagers de l'Évangile y perçoivent à peine quelque fruit de leur rude et long labeur. Pour les désabuser, il suffirait de cette seule bonrgade de Lorette. Je ne veux pas, certes, nier que toutes les autres missions du Canada soient en aucune manière aussi fécondes que celle-ci. L'ivrognerie, vice inné chez les sauvages, et répandu en tous lieux par la rapacité des trafiquants européens, les mœurs corrompues de ces mêmes étrangers, et leurs criminels exemples opposent à l'Évangile de lamentables obstacles. On les surmonte toutefois, bien que non partout avec la même promptitude et facilité.

Dans le village de Lorette, ces obstacles ont été radica-



lement extirpés et détruits, et les sauvages y jouissent de la plus grande facilité (elle est même devenue habitude) pour y pratiquer ouvertement la piété.

Chaque matin, aussitôt éveillés, ils se rendent à la chapelle pour y saluer le Christ leur Seigneur " sur le trône de sa grâce." Ni âge, ni sexe, ni le rigoureux décembre, ni les ardeurs de la canicule ne détournent personne de ce pieux devoir. Quel pasteur d'âmes n'oublierait volontiers toutes ses épreuves, en voyant dès le point du jour, et souvent même avant le lever du soleil, cette foule paisible prosternée devant les autels, et bégayant d'une voix tendre les louanges du Christ ? J'ai souvent trouvé, au cœur de l'hiver, des sauvages agenouillés et priant devant la porte du temple, attendant qu'on la leur ouvrît. Une fois la porte ouverte, ils entrent, et prient séparément, quelques-uns durant une heure entière. Au lever du soleil, ou peu après, on donne le signal de saluer la Mère de Dieu par les paroles de l'ange : pratique à laquelle ils sont fidèles et qu'ils regardent comme un péché d'omettre partout où ils se trouvent. Une demi-heure plus tard, est célébrée la messe à laquelle tous assistent <sup>(1)</sup>. Même affluence, même empressement les jours ouvrables et les fêtes. Leur modestie est remarquable, au point que les Français de passage dans la bourgade s'en étonnent et rougissent en se comparant, eux et leurs mœurs, avec les sauvages.

(1) Cette ardente piété, ils l'avaient héritée de leurs pères de l'Ancienne-Lorette, comme le raconte la Relation de 1673-79.

" Depuis cette époque (l'érection de la chapelle), dit la Relation, il serait difficile de dire combien nos sauvages ont redoublé leurs ferveurs. On en voit presque toujours dans la sainte chapelle ; au commencement ils y venaient dès deux heures après minuit, les uns pour ôter la neige d'alentour et pour faire les chemins, les autres pour faire leurs prières à la porte, en attendant qu'on l'ouvrît, et à genoux, sur les neiges, exposés au froid et au frimas. Mais depuis on a fait défense d'y venir avant quatre heures du matin, qui est le temps auquel on ouvre la chapelle. Quelques-uns y demeurent des heures entières, soit pour faire oraison mentale, comme la pratiquent ceux d'entre eux qui sont plus spirituels, soit pour y dire leur chaplet et autres prières vocales."

La messe terminée, ils s'en vont, si c'est un jour ouvrable, travailler à la maison ou aux champs. Le soir, au soleil couchant, le signal de la prière est donné. Tous s'assemblent dans la chapelle, où l'on prie en commun pour tout le village : chaque famille prie aussi en particulier à domicile, après quoi chacun vénère par un pieux baiser les très saintes plaies du Christ.

On suit le même ordre les jours de fête et les jours ouvrables, sauf le travail laborieux défendu par la sainteté des fêtes. Puis (les dimanches et fêtes) ils assistent le matin au sacrifice célébré en faveur de la bourgade entière ; presque tous, à l'offrande d'une seconde messe par un autre prêtre, et un bon nombre, à une troisième, quand il y a affluence de célébrants. Durant la première messe, dite " Messe de la mission," ils chantent des cantiques composés dans la langue du pays et appropriés aux fêtes du temps, et cela, avec un ensemble ravissant qui n'a rien de sauvage. Vers midi, ils se réunissent dans l'oratoire pour les vêpres, où l'on chante pareillement de pieux cantiques. Dans ces chants, ils observent le rythme et la mesure prescrits par la loi de l'Eglise, selon l'usage suivi dans les églises d'Europe.

Pour éviter l'oisiveté, vice capital des sauvages, les uns gagnent la rivière pour tromper le poisson par un appât perfide, les autres chassent les fauves dans la forêt voisine. Tous, à une heure avant le coucher du soleil, se rendent à la chapelle pour réciter la prière du soir et entendre le sermon.

Aux fêtes plus solennelles, personne ne quitte le village après vêpres. Alors, pour prévenir l'oisiveté ou l'ennui, le prêtre racontera quelque histoire aussi utile qu'agréable à entendre, tirée des pages sacrées ou de la vie des saints ou bien il organisera une discussion entre les enfants sur la doctrine chrétienne, et repaîtra ainsi d'un plaisant spectacle leurs yeux naïfs. Ou bien il inventera quelque

passé-temps du même genre, propre à captiver la foule. On consacre encore quelque temps aux prières publiques ; celles du soir commencent un peu plus tôt (qu'à l'ordinaire), et se terminent par la bénédiction solennelle que le prêtre, élevant le très saint Sacrement, donne au peuple prosterné.

C'est ainsi, mon révérend Père, que la journée des Hurons de Lorette est tracée et ordonnée ; chose que votre Révérence désirait surtout savoir.

Me demandez-vous quelles sont leurs occupations durant l'année ? Elles varient selon les diverses saisons. Après la récolte des grains, ils se livrent à la chasse des castors, dont les fourrures recherchées sont l'objet principal du trafic au Canada. Cette chasse dure deux ou trois mois. A l'approche de la fête de tous les Saints, les chasseurs reviennent chez eux pour assister aux divins mystères, et soulager par de pieuses prières les âmes des défunts : devoir qu'ils accomplissent avec un soin et une piété insignes. Les jours de fête passés, ils retournent aussitôt à la forêt et à la chasse, et s'y livrent jusqu'au commencement de décembre. Laissant alors la forêt, ils reviennent au foyer pour célébrer la Vierge conçue sans tache, ainsi que la fête de saint François-Xavier, qu'ils honorent d'un culte spécial, comme étant, après saint Joseph, un autre protecteur et patron des missions canadiennes. Tous acquittent, par le sacrement de pénitence, leurs dettes contractées envers Dieu, et cela quelques jours avant la fête, afin d'avoir plus de loisir pour scruter leur conscience et préparer leur âme au sacrement ; afin aussi que le prêtre ait plus de facilité pour entendre chacun, chose qui se fait moins commodément et utilement quand on se présente en foule au saint tribunal de la pénitence.

Le restant de décembre, et janvier, jusqu'au jour consacré à la Mère de Dieu purifiée au temple, ils passent le

temps, partie à la pêche, partie à la chasse plus facile des perdrix, des lièvres, et d'autre gibier de ce genre ; durant ce temps ils ne passent guère la nuit hors de la maison. Si la rigueur du froid ou la pluie les retient au foyer, ils s'occupent à tresser des réseaux dont ils se servent pour fouler impunément la neige <sup>(1)</sup>, quand ils poursuivent les grands fauves à travers les bois ou sur les plaines couvertes d'une neige profonde. Ont-ils découvert leurs pistes ou leurs tanières, ils s'y transportent avec toute leur famille, et ne revoient pas le village et le foyer avant que le souffle printanier des zéphyr ait commencé à fondre la neige.

De retour à la maison, après avoir participé au festin pascal, ils ensemencent les champs de blé d'Inde, puis assiègent les bords des rivières pour prendre les poissons ; ou bien ils abattent dans la forêt des arbres antiques dont l'écorce sert pour la construction de leurs canots. Ce travail achevé, ils cueillent vers la fin d'août une plante utile aux apothicaires, qui se vend assez cher en Europe, et que les pharmaciens nomment *Capillaire* <sup>(2)</sup>.

Pendant ce temps, la moisson de maïs mûrit et est coupée vers les ides de septembre. Vient ensuite la chasse aux castors, laquelle, comme je viens de le dire, se prolonge jusqu'aux calendes de novembre.

Dans ces occupations, ce qui éclate avant tout, c'est leur

(1) Des raquettes.

(2) Capillaire du Canada, *adiantum americanum*.

“ Cette plante a la racine fort petite, et enveloppée de fibres noires fort déliées. Sa tige est d'un pourpre foncé et s'élève en quelques endroits à trois ou quatre pieds de haut ; il en sort des branches qui se courbent en tous sens. Ses feuilles sont plus larges que celles de notre Capillaire de France, d'un beau vert d'un côté, et de l'autre, semées de petits points obscurs ; nulle part ailleurs cette plante n'est ni si haute, ni si vive qu'en Canada. Elle n'a aucune odeur tandis qu'elle est sur pied, mais quand elle a été renfermée, elle répand une odeur de violette qui embaume. Sa qualité est aussi beaucoup au-dessus de tous les capillaires.” (CHARLEVOIX, Hist. de la Nouvelle-France, tome II, appendice, p. 2.) C'est la *Maiden hair fern* des Anglais. “ On en extrait, dit Provancher, un sirop très apprécié pour ses propriétés stomachiques et dont on fait surtout usage dans les rhumes.” (*Flore Canadienne*.)

piété et la profonde docilité qu'ils manifestent à l'égard du prêtre qui gouverne la mission, vertu qui les maintient dans la concorde et la pratique de tous leurs devoirs. Avant de s'éloigner du village pour travailler aux bois ou aux champs, ils n'omettent jamais de passer par la chapelle, et d'y saluer le Christ dans le très saint Sacrement : au retour, ils s'acquittent de ce pieux devoir avant de regagner leurs cabanes. S'ils ont à passer la nuit hors du village, ou à voyager quelque part, s'ils partent en bande pour la chasse, ils en avertissent le prêtre, et lui demandent conseil, et n'hésitent pas à renoncer à leur chasse ou à leur travail, s'ils sentent que leur projet ne lui plaît pas ou n'a pas son approbation. Dans tout le reste, ils font preuve de pareille obéissance et docilité, et ils ne le (le prêtre) vénèrent et l'écoutent autrement qu'un père et un guide.

Mais tout ceci est facile quand ils sont chez eux, et s'entretiennent mutuellement par le bon exemple. La difficulté et l'embaras s'accroissent de beaucoup, quand ils se rendent à Québec, dont ils sont peu éloignés. Alors se présentent à eux d'autres sauvages, qui les invitent à boire ; alors d'avidés aubergistes les pressent, et les entraînent quasi de force dans leurs buvettes. Cependant, depuis cinq ans que je suis ici, je n'ai vu personne, je ne dirai pas, ivre, mais pas même soupçonné d'avoir pris du vin, soit chez les marchands avec qui ils font affaires, soit chez des aubergistes, ou chez des sauvages des autres missions. Parfois les Français insistent et les accusent d'être trop religieux : " Quel péché, en effet, disent-ils, y a-t-il, en passant, si fatigué de la route, si en l'honneur d'un hôte ou d'un ami, quelqu'un boit un verre de vin ? " A quoi les Loretains répondent avec grande franchise : " C'est comme tu le dis, frère ; mais nous avons promis à Marie que nous ne boirions pas même un coup de vin. Ainsi expions-nous nos péchés d'autrefois, quand ignorant la

vraie piété et la religion, nous avons l'habitude de nous gorger de vin ; maintenant nous avons adopté d'autres mœurs, d'autres sentiments." (1)

J'en ai vu quelques-uns à la résidence du gouverneur et vice-roi du Canada, refuser absolument un verre de vin qu'on leur offrait, et ne pas le boire avant qu'un prêtre de la Société leur eût commandé de le prendre. Il n'y a pas longtemps, un marchand français me tenait le propos suivant : " Nous ne pouvons, mon Père, nous défendre d'admirer la tempérance et la constance des Hurons. Dernièrement nous en rencontrâmes une bande, et nous passâmes la nuit au même endroit qu'eux dans des huttes construites à l'ordinaire. Nous n'avons jamais pu les amener à toucher du bout des lèvres une goutte de vin ; ils se contentèrent de pain et d'un peu de tabac que nous leur cédâmes volontiers."

Au reste, cette piété si rigoureuse des Loretains, cette abstinence de boissons enivrantes n'abat en aucune façon l'esprit belliqueux dont les sauvages sont ordinairement doués : elle ne sert qu'à imposer une mesure et des limites à leur ardeur martiale ; aussi ne prennent-ils jamais les armes sans l'assentiment du gouverneur ; dès qu'il s'agit de combattre, ils servent aux autres peuplades d'exemple et souvent de sujet de confusion. Ainsi, durant l'attaque d'un certain bourg anglais, à l'approche d'une troupe de cavalerie envoyée pour défendre la place, les seuls Français avec les Loretains et les Abénaquis soutinrent

(1) La citation suivante d'un récit qui date du 14 août, 1749 (près de 40 ans plus tard), corrobore le témoignage du P. Davaugour, et prouve la fidélité des Hurons à leur promesse.

" Il est certain que ces barbares et leurs ancêtres ont depuis longtemps, et même lors de leur conversion à la religion chrétienne, fait un vœu à Dieu de ne jamais boire de liqueurs fortes. Ce vœu, ils l'ont gardé d'une manière inviolable jusqu'à présent, et il est très rare d'en voir sous l'influence de la boisson : pourtant Dieu sait si l'eau-de-vie et les autres liqueurs enivrantes ont généralement de l'attrait pour les Indiens, qui, bien souvent, préféreraient mourir que de s'en priver. (PIERRE KALM, *Voyage dans l'Amérique du Nord*, traduction déjà citée, p. 123.)

et repoussèrent le choc de l'ennemi, les autres sauvages ayant été réduits à une fuite honteuse. " Et ce n'est pas surprenant, disaient nos Hurons. Qui, en effet, peut être fort, quand il se reconnaît l'ennemi de Dieu, et sait que, perdant une vie mortelle, il passera à une mort éternelle ? "

Les capitaines français s'adjoignent plus volontiers que tous autres les guerriers de la bourgade de Lorette : " Nous sommes certains, en effet, avouent-ils, que ceux-là dans le combat ne désertent jamais le drapeau, ni ne céderont devant le choc des ennemis." Autant ils sont estimés des Français, autant eux-mêmes estiment ces derniers, et vénèrent en premier lieu le roi de France, Louis, tant à cause de ses hauts faits, que pour le zèle dont ils le savent animé pour la propagation et la défense de la religion. Avant de partir pour la guerre, et—si la cause le demande—, pour une mort délibérée, ils s'évertuent à obtenir ou à augmenter en eux la faveur de Dieu en confessant leurs péchés au prêtre, et ils conservent énergiquement la grâce reçue dans le sacrement, comme je l'ai moi-même constaté dans une guerre récente où je me suis trouvé avec eux. <sup>(1)</sup>

Un sauvage échappé du camp des Anglais accourt à Québec, et annonce que l'ennemi s'avance avec trois mille hommes. Le marquis de Vaudreuil, <sup>(2)</sup> chargé de conduire la campagne, jugea qu'on ne devait pas attendre les Anglais. Il réunit donc à la hâte deux mille hommes tant Français que sauvages. Les hommes de Lorette, croyant qu'on les laissait de côté, parce qu'ils n'avaient pas été enrôlés avec ceux de leur nation, me députèrent un de leurs chefs pour se plaindre de ce qu'ils regardaient comme un outrage. Je lui répondis que bientôt un messager viendrait de la part du gouverneur ; et à

(1) Le P. Davaugour avait été militaire avant d'entrer dans la Compagnie.

(2) Il s'agit ici du premier gouverneur de ce nom.

l'instant même il arriva, et invita tous les habitants de Lorette à s'unir aux Français pour la guerre. Grande joie dans tout le village. Pas un seul homme en état de guerroyer n'y manqua, pas même deux vieillards sexagénaires. Soudain le bruit court que l'ennemi est proche. Aussitôt on cria : " Aux armes ! " Mais nos Hurons, que le gouverneur honora en les choisissant pour ses gardes de corps, ne se mirent pas en route avant d'avoir tous participé aux divins mystères, bien qu'il fût tard dans la nuit. La même piété brilla durant toute la marche, et excita un vif étonnement, avec de justes louanges, de la part des Français. Elle persévéra après que toute l'armée eut atteint Chambly, où toutes les troupes devaient se coaliser. Ils y furent fidèles à leurs prières du matin et du soir, tant en public, comme c'est l'usage dans le village de Lorette, qu'en particulier. Ils évitaient les réunions de nuit des autres sauvages, ainsi que leur danse, même chez des alliés et des parents, les visitant seulement le jour, et leur donnant en tout lieu l'exemple de la modestie et de la piété, si bien que, quand la victoire permit aux troupes de se disperser, on n'appelait pas autrement les Hurons de Lorette que les " saints sauvages. " Le Père Vaillant, supérieur de la résidence de Mont-Royal, étant de passage à Québec, où je me trouvais par hasard dans le temps, m'embrassant affectueusement, " Je vous félicite, mon père, me dit-il, car vous avez autant de saints que de Hurons à Lorette. "

En vérité, quand récemment, au jour de la Nativité de la bienheureuse Vierge, tous se sont approchés de la sainte table, à peine ai-je trouvé chez le plus grand nombre la matière nécessaire au sacrement de pénitence, et presque tout le village aurait pu se rendre au sacré banquet sans avoir confessé de péchés.

La piété qu'on remarque chez ceux qui sont en santé brille également chez les mourants. Pendant les cinq



années que j'ai passées ici, pas un seul n'a quitté la vie autrement qu'en prédestiné. Tous jouissaient de leur intelligence jusqu'au dernier souffle, assidus à l'exercice des vertus chrétiennes, tant de bouche que de cœur, goûtant une paix souveraine et entièrement dépendant du bon vouloir divin, qu'il leur ordonnât de vivre ou de mourir ; enfin, prononçant les très saints noms de Jésus et de Marie, et baisant les plaies du Sauveur mort en croix.

Ils conservent la même sérénité d'un esprit calme dans les accidents les plus cruels et inattendus. J'en citerai pour preuve un jeune homme, nommé Paul, que son frère imprudent et inconscient tua par une erreur lamentable. Ils voguaient en canot, quand ils virent venir vers eux une volée de canards. Tous deux déchargèrent leurs fusils, mais le frère de Paul, qui se tenait en arrière, déchargea le sien dans la tête de son frère. Celui-ci tombe ruisselant de sang, et demande qu'on le couche sur le rivage et qu'on fasse venir le prêtre ; mais comme le prêtre était loin : "Mandez-moi, dit-il, Thaouvenhos." C'était un capitaine non moins remarquable et connu par sa piété chrétienne que par son savoir militaire.

Dès que le jeune homme l'aperçut : "Mon oncle <sup>(1)</sup> (c'est ainsi que les jeunes gens nomment leurs capitaines), aide-moi, je t'en prie, afin que je fasse un saint emploi des quelques moments qui me restent." On ne saurait dire avec quelle tendresse, avec quelle ardeur de la voix et de l'esprit, Thaouvenhos inspira l'acte de contrition à l'oreille du mourant ; par quelles paroles il l'excita, à la foi, l'espérance, la charité, à la conformité à la divine volonté. Imprimant un pieux et suprême baiser aux plaies du Christ qu'on lui présentait, Paul cessa en même temps de parler et de vivre. Il semblait avoir pressenti

(1) En Italie, dans le langage populaire, on s'adresse au prêtre en l'appelant *Zi'pré*, abréviation de *Zioprete*, "mon oncle le prêtre."

la mort qui le menaçait, tant il était devenu différent d'autrefois ! Il s'attardait plus longuement dans la maison sainte ; il fuyait tous les agréments, même permis et innocents ; il observait dans ses paroles et ses actes une mesure et une modestie singulières ; il méprisait la gloire des combats, et tous ces insignes de la milice sauvage, dont les vainqueurs aiment à s'ornier et à se pavaner ; il aimait à s'entretenir souvent des récompenses éternelles du ciel. C'est ainsi que Dieu préparait cette âme qui lui était destinée.

Puisque j'ai mentionné Thaouvenhos, que tout le pays regarde comme un modèle d'intégrité chrétienne, j'ajouterai quelques détails qui feront connaître l'insigne vertu de cet homme. Il n'a rien de barbare, sauf son origine. Esprit large, élevé, ne conservant rien de bas, rien qui soit indigne d'un homme honnête et sage ; son visage respire la modestie, la dignité, la probité. La renommée de sa vertu est telle que tous s'empressent de se recommander à ses prières, et avouent que par ce moyen ils ont obtenu de Dieu maintes faveurs ; ils disent que son aspect enflamme leur piété, et fait revivre l'ardeur de leur charité éteinte ou assoupie. Pour les Français comme pour les sauvages, il est un maître et dans l'art de bien vivre et dans celui de bien combattre. Il est tout couvert de blessures honorables reçues à la guerre, et si le Dieu des armées françaises en eût trouvé dix pareils chez les autres nations du Canada, depuis longtemps il ne resterait ni ennemi de la France, ni Iroquois. Cette bonté insigne et cette douceur que la loi du Christ lui inspire, et qui lui gagnent tous les cœurs, ne lui enlèvent rien de son courage de guerrier et de sa férocité de Huron. Aussitôt qu'a sonné l'alarme du combat, il est le premier à prendre les armes, le dernier à les déposer. De quelque côté qu'il porte sa vaillance, c'est la déroute de l'ennemi, c'est la ruine, c'est l'extermination. Grande fut sa part dans la

victoire remportée sur les Anglais, lorsqu'on s'empara de leur grand village, dont j'ai parlé plus haut, et que plus de cent prisonniers en furent enlevés et distribués parmi les nations alliées, qui avaient concouru à la guerre.

Le grand chef des Hurons de Lorette était tombé dans le combat. C'est l'usage chez les Canadiens d'expier en quelque sorte la perte de leurs chefs et de s'en consoler par la mort de quelque prisonnier. Un parent du chef défunt se présente et réclame le captif : si on le lui accorde, il le destine au bûcher, et il s'apprête déjà à assouvir sa barbare cruauté par le supplice du malheureux. Ainsi le veut la coutume de la nation. Pendant ce temps, les autres murmurent ; les vieillards, malgré eux, gardent le silence ; les jeunes gens réclament à haute voix ce droit des armes, récompense de la victoire et unique consolation d'une famille noble et affligée. Thaouvenhos alors se levant, bien que non encore ennobli par la dignité et le titre de chef, fait entendre sa voix dans l'assemblée des notables, et plaide avec confiance pour la vie du prisonnier. Il les prie, il les conjure de se rappeler qu'ils sont chrétiens, et citoyens de la bourgade de Lorette ; une si barbare cruauté ne sied pas au nom chrétien : une telle injure ne peut sans honte être infligée à la renommée des Lorettains. Le neveu du chef défunt insiste, ses parents l'appuient. Ils objectent la coutume : la clémence envers un seul tournera au malheur de tous ; comptant sur l'impunité, l'ennemi deviendra plus cruel et plus audacieux pour nuire. " Moi aussi, dit alors Thaouvenhos, élevant la voix, je suis allié au chef dont nous pleurons la mort dans le combat, et dont vous voulez venger le trépas par une indigne cruauté : à moi aussi est dû ce captif, je le revendique pour moi, et je combats pour mon droit : si quelqu'un veut me le disputer, qu'il le touche, je serai son vengeur." Étonnée de ce discours, l'assemblée se tut : et personne n'osa sévir contre le

prisonnier. C'est ainsi que cet homme remarquable se sert de son autorité pour le salut des malheureux. Il l'emploie aussi ardemment à la défense de la religion, pour laquelle il est animé de tant de zèle, qu'il estime grandement le roi de France à cause du titre qui le désigne comme le défenseur par excellence de la religion catholique et de la foi de ses ancêtres. Dans le village de Lorette, il prête un concours efficace au prêtre qui dirige la mission. Tout ce que le Père a décidé, tout ce qu'il juge utile au bien commun, il le lui confie, avec l'assurance qu'il s'en occupera et le mènera à bonne fin. Pour ma part, je ne doute pas qu'il jouisse d'un don particulier d'oraison, et qu'il ait toujours Dieu présent à ses yeux : le très saint nom de Jésus est toujours sur ses lèvres, et bien qu'il l'articule tout bas, il ne peut empêcher les passants de l'entendre.

Tels sont les fruits que porte ce sol canadien ! Ils seraient encore beaucoup plus beaux et plus abondants, n'était cette triple ivraie qui, grâce à Dieu, a été tout à fait arrachée du champ de Lorette ; je veux dire, l'ivrognerie, la superstition et l'impudicité. C'est là la triple tache de nos missions et, des trois vices, c'est l'ivrognerie qui est le premier et le principal. C'est ce vice qui a ruiné la très belle mission qui porte le nom de Sault ; c'est lui encore qui ruinera les autres, si la prévoyance du roi ne met un frein à la cupidité des marchands, par qui le vin distillé et réduit par le feu, <sup>(1)</sup> est fourni aux sauvages. Si on ne porte promptement remède à ce mal, non seulement nous aurons bientôt à déplorer la perte de la religion, mais aussi la ruine totale de la colonie française. En effet, la religion seule maintient les sauvages dans leur loyauté envers les Français ; la religion disparue, ils afflueront tous vers les hérétiques voisins, chez qui ils font plus de profit que chez les Français et disposent plus

(1) L'eau-de-vie.

commodément de leurs marchandises. Jusqu'à présent, ce qui les a empêchés de se joindre à eux, c'est le souci de leur salut éternel, dont ils savent qu'il n'y a de ce côté nul espoir. Ce lien une fois rompu, le souci de leur salut et la religion une fois abandonnés par suite de l'ivrognerie et des autres fléaux qui l'accompagnent, c'en est fini de la colonie canadienne des Français, le travail de tant d'années, de tant de guerres, de tant de prêtres, périra.

Vous savez ces choses, mon révérend Père ; le Père du Couvert les connaît également, lui qui a présidé pendant dix-sept ans <sup>(1)</sup> à la mission de Lorette ; vous pourrez en savoir davantage de lui-même, maintenant qu'il vit à Québec. Fasse le ciel que je puisse conserver ce qui a été heureusement commencé par lui et porté à la maturité que nous voyons, et, s'il est possible, de l'accroître. Pour cette fin j'ai besoin de secours spéciaux de la grâce céleste, que je prie instamment votre Révérence de m'obtenir de Dieu par vos prières et vos saints sacrifices.

De Votre Révérence

le serviteur dans le Christ,

LOUIS DAVAUGOUR, S. J.

Du village de Lorette, nones d'octobre, 1710.

(1) Il avait succédé, en 1694, au P. Julien Garnier. On retrouve son nom, dans les *catalogues annuels*, comme missionnaire à Lorette, après la date de la lettre du P. Davaugour, soit qu'on l'y ait laissé par déférence, ou dans l'espoir qu'il pourrait retourner à sa chère mission, soit qu'en réalité, il ait pu consacrer à celle-ci les quelques intervalles que lui laissait la maladie.

L. St-G. Lindsay, Ptre.

(A suivre)

# LOUIS JOLLIET

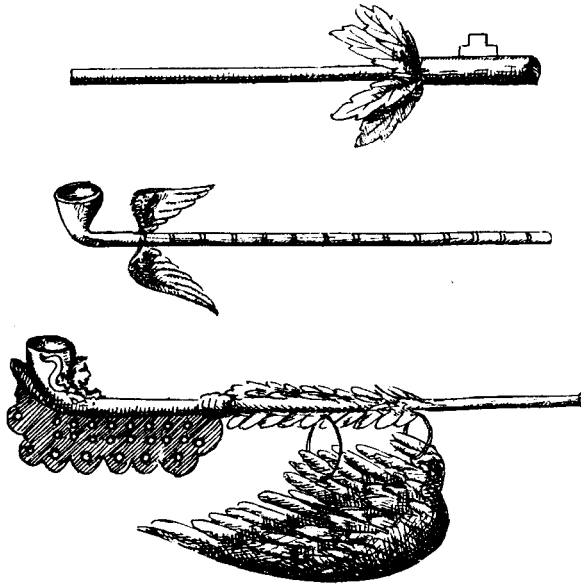
PREMIER SEIGNEUR D'ANTICOSTI

(Suite)

V

Avant de nous éloigner davantage du pays des Illinois, citons ce que le narrateur-missionnaire raconte du “ Calumet ” et de l'étrange vénération dont cet objet était entouré chez les

Sauvages de cette région et des régions avoisinantes :



“ Il n'est rien parmi eux, dit-il, de plus mystérieux ni de plus recommandable. On ne rend pas tant d'honneur au sceptre des rois qu'ils lui en rendent. Il semble être le dieu de

la paix et de la guerre, l'arbitre de la vie et de la mort. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir pour marcher en assurance au milieu des ennemis, qui, dans le fort du combat, mettent bas les

armes quand ils le montrent. C'est pour cela que les Illinois m'en donnèrent un pour me servir de sauvegarde auprès des nations par lesquelles je devais passer dans mon voyage. Il y a un Calumet pour la paix et un pour la guerre. Ils s'en servent encore pour terminer leurs différends et pour affermir leurs alliances, ou pour parler aux étrangers.

“ Il est composé d'une pierre rouge polie comme du marbre et percée d'une telle façon qu'un bout sert à recevoir le tabac et l'autre s'enclave dans le manche, qui est un bâton de deux pieds de long, gros comme une canne ordinaire et percé par le milieu. Il est embelli de la tête et du col de divers oiseaux dont le plumage est très beau; ils y ajoutent aussi de grandes plumes rouges, vertes et d'autres couleurs, dont il est tout empanaché. Ils en font état particulièrement parce qu'ils le regardent comme le Calumet du Soleil; et de fait ils le lui présentent pour fumer, quand ils veulent obtenir du calme, ou de la pluie, ou du beau temps. Ils font scrupule de se baigner au commencement de l'été, ou de manger des fruits nouveaux qu'auprès l'avoir dansé. En voici la façon :

“ La danse du Calumet, qui est fort célèbre parmi ces peuples, ne se fait que pour des sujets considérables; c'est quelquefois pour affermir la Paix ou se réunir pour quelque grande guerre; c'est d'autres fois pour une réjouissance publique: tantôt on en fait honneur à une nation qu'on invite d'y assister; tantôt ils s'en servent à la réception de quelque personne considérable, comme s'ils voulaient lui donner le divertissement du bal ou de la comédie. L'hiver, la cérémonie se fait dans une cabane; l'été, c'est en rase campagne. La place étant choisie, on l'environne d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre de leurs feuillages, pour se défendre des chaleurs du soleil. On étend une grande natte de jonc, peinte de diverses couleurs, au milieu de la place; elle sert comme de tapis pour mettre dessus avec honneur le dieu de celui qui fait la danse. Car chacun a le sien qu'ils appellent leur Manitou. C'est un serpent, ou un oiseau, ou une pierre, ou chose semblable qu'ils ont rêvé en dor-

mant et en qui ils mettent toute leur confiance pour le succès de leur guerre, de leur chasse et de leur pêche. Près de ce Manitou, et à sa droite, on met le Calumet en l'honneur de qui se fait la fête. On fait comme un trophée et on étend les armes dont se servent les guerriers de ces nations, savoir la massuë, la hache d'armes, l'arc, le carquois et les flèches.

“ Les choses étant ainsi disposées, et l'heure de la danse approchant, ceux qui sont nommés pour chanter prennent la place la plus honorable sous les feuillages. Ce sont les hommes et les femmes qui ont les plus belles voix et qui s'accordent parfaitement bien ensemble. Tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches; mais chacun, en arrivant, doit saluer le Manitou, ce qu'il fait en pétulant, et jettant de sa bouche la fumée sur lui, comme s'il lui présentait de l'encens. Après cela, celui qui doit commencer la danse paraît au milieu de l'assemblée et va d'abord avec respect prendre le Calumet, et le soutenant des deux mains, il le fait danser en cadence, s'accordant bien avec l'air des chansons. Il lui fait faire des figures bien différentes; tantôt il le fait voir à l'assemblée, le tournant de côté et d'autre, et tantôt il le présente au soleil, comme s'il le voulait faire fumer; tantôt il l'incline vers la terre et tantôt il lui étend les ailes comme pour voler; d'autres fois il l'approche de la bouche des assistans afin qu'ils fument; le tout en cadence, et c'est comme la première scène du ballet. (1)

---

(1) Tout cela se faisait au chant de voix d'hommes et de femmes et au bruit des tambours et des chichigouanes. Les chichigouanes étaient des cornes de bœufs remplies de petits cailloux : leur bruissement à intervalles rapprochés et réguliers, marquaient les subdivisions des périodes rythmiques. Chez les Iroquois on se servait de petites citrouilles creusées, séchées, puis remplies de cailloux et fixées au bout d'un bâton, en guise de chichigouanes. Les Sauvages de l'Amérique du Nord avaient donc des instruments rythmiques : ils n'avaient pas d'instruments mélodiques ou harmoniques.

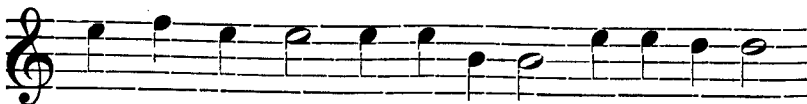
Nicolas de La Salle racontant le voyage de Cavalier de La Salle aux sources du Mississipi, en 1682, et la visite qu'ils firent d'une bourgade d'Akanséas, s'exprime ainsi : “ Les chefs et les guerriers ont des gourdes pleines de cailloux et deux tambours... Les premiers commencèrent une chanson qu'ils accompagnèrent du carillon de leurs gourdes. Ceux-là ayant fini, d'autres recommencèrent la même chose, puis ceux qui ont fait de belles actions vont frapper avec un casse-tête un poteau planté au milieu de la place. Et ayant conté leurs prouesses, ils donnèrent des présens à M. de La Salle pour qui ils faisaient fête. Si quelqu'un en frappant disait des menteries, celui qui le saurait irait avec une peau essuyer le poteau, et dirait qu'il essuie la menterie.”



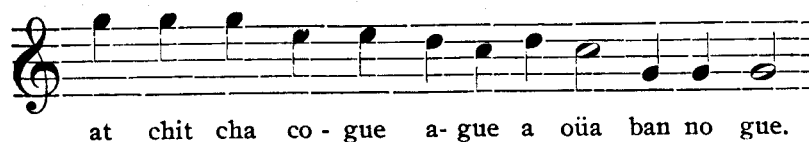
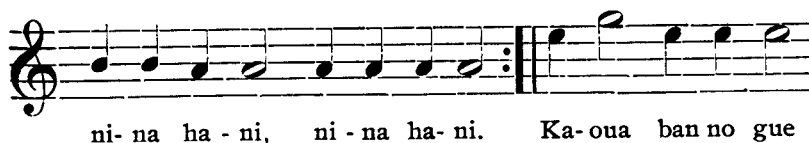
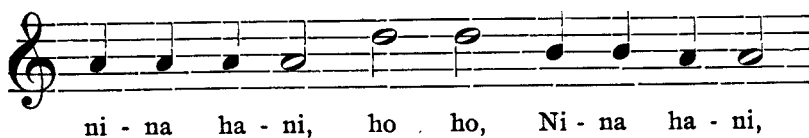
“ La seconde consiste en un combat qui se fait au son d’une espèce de tambour, qui succède aux chansons, ou même qui s’y joignant, s’accordent fort bien ensemble. Le danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre les armes, qui sont sur la natte, et l’invite à se battre au son des tambours; celui-ci s’approche, prend l’arc et la flèche avec la hache d’armes, et commence le duel contre l’autre, qui n’a point d’autre défense que le Calumet. Ce spectacle est fort agréable, surtout se faisant toujours en cadence; car l’un attaque, l’autre se défend; l’un porte des coups, l’autre les pare; l’un fuit, l’autre le poursuit; et puis celui qui fuyait tourne visage et fait fuir son ennemi: ce qui se fait si bien par mesure et à pas comptés, et au son réglé des voix et des tambours, que cela pourrait passer pour une assez belle entrée de ballet en France.

“ La troisième scène consiste en un grand discours que fait celui qui tient le Calumet. Car le combat étant fini sans qu’il y ait de sang répandu, il raconte les batailles où il s’est trouvé, les victoires qu’il a remportées; il nomme les nations, les lieux et les captifs qu’il a faits; et pour récompenser celui qui préside à la danse, il lui fait présent d’une belle robe de castor, ou de quelqu’autre chose: et l’ayant reçu il va présenter le Calumet à un autre; celui-ci à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu’à ce que tous ayant fait leur devoir, le président de l’assemblée fait présent du même Calumet à la nation qui a été invitée à cette cérémonie, pour marque de la paix éternelle qui sera entre les deux peuples.”

Ce qui précède est emprunté au Père Lafitau (*Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II), qui, lui-même, l’emprunta au “récit” du P. Marquette. La Potherie fait la même citation (sans guillemets), et y ajoute la musique que voici, laquelle ne rend pas une foule d’inflexions et de manières de dire “qui en font le charme” mais qui échappent à toute notation.



Ni - na ha - ni, ni - na ha - ni, ni - na ha - ni,



Reprenons maintenant notre récit.

#### HALTE D'AGANATCHI.

Les voyageurs avaient dépassé le confluent du Mississipi et de l'Ohio. Comme ils se laissaient aller "au gré de l'eau," ils aperçurent tout à coup des Sauvages armés de fusils qui les attendaient sur une des rives du fleuve. Le Père Marquette, qui avait gardé précieusement le calumet empanaché que lui avait donné le grand chef des Illinois de Peoüaréa, s'empressa de faire voir aux indigènes ce talisman mystérieux. Il le tint élevé et bien en vue pendant que ses compagnons armaient leurs fusils et se préparaient à riposter à la première décharge. Le Père dit aux Sauvages quelques mots en langue huronne, auxquels ils répondirent par une invitation à descendre sur le rivage; mais il y avait tant de frayeur dans leurs voix que les Français prirent cela pour des menaces. On se redoutait de part et d'autre, et si un coup de fusil eût été tiré en ce moment, nul doute que c'en eût été fait de la vie de nos explorateurs, trop peu nombreux pour lutter longtemps avec avantage.

On finit cependant par s'entendre. Les Français descendirent à terre et entrèrent dans les cabanes des indigènes, qui leur offrirent des tranches de bœuf sauvage, de l'huile d'ours et des prunes blanches "très excellentes." Les hommes étaient tatoués et portaient les cheveux longs, à l'iroquoise; les femmes étaient coiffées et vêtues à la façon des Huronnes. Ces indigènes avaient des relations au moins indirectes avec les Européens de la Floride; ils avaient des fusils, des haches, des couteaux, de la rassade, et aussi des bouteilles de verre double dont ils se servaient pour y mettre leur poudre.

D'après la carte de Jolliet, ces Sauvages habitaient une bourgade appelée Aganatchi, située à peu près où se trouve aujourd'hui la ville de Memphis, sur la rive gauche (est) du Mississipi. Etat de Tennessee.

Les voyageurs reprirent bientôt leur course vers le sud. Les rives du fleuve étaient couvertes de cotonniers, d'ormes et de

tilleuls " admirables pour leur hauteur et leur grosseur." Les prairies étaient à peu de distance, dans l'intérieur; on entendait " meugler " les bœufs sauvages; des volées de perroquets traversaient l'espace, et le bruit des avirons faisait lever les caillies dans les prairies et le long des grèves.

#### HALTE DE MITCHIGAMÉA.

Au 33e degré d'élévation, les étrangers aperçurent sur la rive ouest du fleuve une bourgade appelée Mitchigaméa, (1) dont les habitants se mirent aussitôt à crier et à proférer des menaces. Ce fut un des moments les plus critiques du voyage. " Nous eûmes recours, dit le P. Marquette, à notre patronne et à notre conductrice, la sainte Vierge Immaculée, et nous avons bien besoin de son assistance, car nous entendîmes de loin les Sauvages qui s'animaient au combat par leurs cris continuels. Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers (mais non de fusils). Ils se mirent en état de nous attaquer par terre et par eau; une partie s'embarque dans de grands canots de bois, les uns pour monter la rivière, les autres pour la descendre, afin de nous couper le chemin et nous envelopper de tous côtés; ceux qui étaient à terre allaient et venaient, comme pour commencer l'attaque. De fait, de jeunes hommes se jetèrent à l'eau, pour venir saisir mon canot; mais le courant les ayant contraints de reprendre terre, un d'eux nous jeta sa massue, qui passa par-dessus nous sans nous frapper. J'avais beau montrer le calumet, et leur faire signe par gestes que nous ne venions pas en guerre, l'alarme continuait toujours, et l'on se préparait déjà à nous percer de flèches de toutes parts quand Dieu toucha soudain le cœur des vieillards qui étaient sur le bord de l'eau, sans doute par la vue de notre calumet qu'ils n'avaient pas bien reconnu de loin; mais comme je ne cessais de

---

(1) Jolliet écrit Anetihigaméa, et indique cette bourgade comme étant située sur la rive droite du Mississippi, à peu près où se trouve aujourd'hui la petite ville de Helena, dans l'Etat de l'Arkansas.

le faire paraître, ils en furent touchés, arrêtant l'ardeur de leur jeunesse, et même deux de ces anciens ayant jeté dans notre canot, comme à nos pieds, leurs arcs et leurs carquois pour nous mettre en assurance, ils y entrèrent et nous firent approcher de terre, où nous débarquâmes non pas sans crainte de notre part. Il fallut au commencement parler par gestes, parce que personne n'entendait rien des six langues que je savais; il se trouva enfin un vieillard qui parlait un peu l'illinois.

“ Nous leur fîmes paraître par nos présents que nous allions à la mer; ils entendirent bien ce que nous voulions dire, mais je ne sais s'ils conçurent ce que je leur dis de Dieu et des choses du salut; c'est une semence jetée en terre qui fructifiera en son temps. Nous n'eûmes point d'autre réponse, sinon que nous apprendrions tout ce que nous désirions d'un autre grand village nommé Akanséa, qui n'était qu'à huit ou dix lieues plus bas. Ils nous présentèrent de la sagamité et du poisson, et nous passâmes la nuit chez eux avec assez d'inquiétude.

#### HALTE D'AKANSÉA.

“ Nous nous embarquâmes le lendemain de grand matin avec notre interprète; (1) un canot où étaient dix sauvages allait un peu devant nous; étant arrivés à une demi-lieue des Akanséas, nous vîmes paraître deux canots qui venaient au devant de nous. Celui qui y commandait était debout, tenant en main le calumet, avec lequel il faisait plusieurs gestes, selon la coutume du pays. Il vint nous joindre en chantant assez agréablement, et nous donna à fumer; après quoi il nous présenta de la sagamité et du pain fait de blé d'Inde, dont nous mangeâmes un peu. Ensuite il prit le devant, nous ayant fait signe de venir doucement après lui; on nous avait préparé une place sous l'échafaud du chef des guerriers. Elle était propre et tapissée de

---

(1) Jolliet, Marquette, les cinq canotiers, le jeune esclave donné par le grand chef des Peouiareas et enfin l'interprète de Mitchigamea prirent ainsi place dans les deux canots, que les sauvages trouvaient petits, mais qui ne l'étaient que par comparaison.

belles nattes de jonc, sur lesquelles on nous fit asseoir, ayant autour de nous les anciens, qui étaient plus proches après les guerriers, et enfin tout le peuple en foule. Nous trouvâmes là par bonheur un jeune homme qui entendait l'illinois beaucoup mieux que l'interprète que nous avions amené de Mitchigamea. Ce fut par son moyen que je parlai d'abord à toute cette assemblée par les présents ordinaires; ils admiraient ce que je leur disais de Dieu et des mystères de notre sainte Foi; ils faisaient paraître un grand désir de me retenir avec eux pour les pouvoir instruire.

“ Nous leur demandâmes ce qu'ils savaient de la mer; ils répondirent que nous n'en étions qu'à dix journées, que nous aurions pu faire ce chemin en cinq jours; qu'ils ne connaissaient pas les nations qui l'habitaient, à cause que leurs ennemis les empêchaient d'avoir commerce avec ces Européens; que les haches, couteaux et rassades que nous voyions, leur étaient vendus en partie par des nations de l'est et en partie par une bourgade d'Illinois, placée à l'ouest, à quatre journées de là; que ces sauvages que nous avons rencontrés, qui avaient des fusils, étaient leurs ennemis, lesquels leur fermaient le passage de la mer et les empêchaient d'avoir connaissance des Européens, et d'avoir avec eux aucun commerce; qu'au reste nous nous exposions beaucoup de passer plus outre, à cause des courses continuelles que leurs ennemis font sur la rivière, qui, ayant des fusils et étant bien aguerris, nous ne pouvions pas sans danger évident avancer sur cette rivière qu'ils occupent continuellement.

“ Pendant cet entretien, on nous apportait continuellement à manger dans de grands plats de bois, tantôt de la sagamité, tantôt du blé entier, tantôt d'un morceau de chien; toute la journée se passa en festins.”

Comme chez toutes les nations qui habitaient les bords du Mississipi, les hommes d'Akanséa vivaient sans nul souci de se vêtir. Ils avaient les cheveux courts et portaient de la rassade aux oreilles. Les femmes étaient vêtues de “ méchantes peaux ”

et tenaient leurs cheveux noués en deux tresses rejetées en arrière des oreilles. La langue des Akanséas était d'une difficulté extrême.

Sur le soir, dit le narrateur, " les anciens firent un conseil secret, dans le dessein que quelques-uns avaient de nous casser la tête pour nous piller ; mais le chef rompit toutes ces menées. Nous ayant envoyé quérir, pour marque de parfaite assurance, il dansa le calumet devant nous, de la façon que j'ai décrite ci-dessus, et, pour nous ôter toute crainte, il m'en fit présent."

La bourgade d'Akanséa était située sur la rive gauche (est) du Mississipi, presque en face du confluent du Mississipi et de l'Arkansas, — un peu plus au nord.

Dans la première carte de son voyage rédigée en 1674, Jolliet donne à la rivière Arkansas le nom de rivière Basire, d'après le nom du sieur Charles Basire, receveur-général des droits du roi à Québec. (1)

Ferdinand de Soto vint expirer sur la rive ouest du Mississipi, un peu au-dessus du confluent de l'Arkansas et de la grande rivière ; voilà pourquoi on pourrait prétendre que Jolliet et Marquette ne sont les découvreurs que du Haut Mississipi et du pays des Illinois. Cependant, les renseignements donnés par les compagnons de De Soto, relativement au Mississipi, sont si vagues que la plupart des historiens n'y attachent guère d'importance. D'après M. l'abbé Verreau, les Espagnols n'ont pas plus découvert le Mississipi avant Jolliet que les Scandinaves n'ont découvert l'Amérique avant Colomb, que les Bretons et les Basques n'ont découvert le golfe Saint-Laurent avant Jacques Cartier. Le savant abbé ajoute : " Les droits de Jolliet sont les mêmes que ceux des deux autres immortels voyageurs. Surtout ils ne sauraient être contestés par une nation dont le premier soin était de dérober soigneusement ses moindres découvertes à la connaissance publique." Les voyageurs qui don-

---

(1) Le jeune explorateur devait épouser, en 1675, la belle-sœur du receveur-général. Un romancier trouverait là un indice, et se demanderait si la douce image de Claire-Françoise Bissot n'accompagna pas le héros québécois dans tout son lointain voyage.

nent des récits circonstanciés de leurs explorations; qui, au moyen de cartes à indications nettes et précises, font connaître au monde civilisé les pays jusque-là inconnus qu'ils ont traversés, voilà les véritables "découvreurs" dont les noms doivent être entourés de l'admiration et du respect de la postérité. De Soto a le droit de figurer parmi ces immortels, mais non à cause du fait qu'il est venu mourir dans le voisinage d'Akanséa. (1)

Encore quelques jours de navigation et Jolliet allait atteindre le golfe du Mexique. Mais pourrait-il bien se rendre jusque-là? Les fibustiers espagnols ou leurs alliés sauvages, très nombreux et très habiles à se servir des armes à feu, ne s'empareraient-ils pas des Français ou ne les feraient-ils pas périr? Les voyageurs avaient acquis la certitude que le Mississipi ne se déchargeait ni dans la mer de Virginie ni dans celle de Californie: il ne fallait pas s'exposer inutilement et risquer de frustrer le Canada et la France des avantages de leurs découvertes, des connaissances qu'ils venaient d'acquérir. Jolliet et Marquette tinrent conseil, et, tout bien pesé, ils conclurent qu'il valait mieux ne pas pousser plus loin, et firent connaître leur décision aux sauvages.

#### RETOUR.

Après une journée de repos, les explorateurs reprirent leurs

---

(1) Ferdinand de Soto ne navigua jamais sur le Mississipi, sauf pour le traverser, en 1541. Il arrivait de la Floride avec sa petite armée, composée, au début, d'un millier d'hommes. Il fit construire quatre bateaux, presque aussitôt démolis, pour traverser hommes et chevaux. Il se dirigea ensuite vers l'ouest, cherchant vainement des mines d'or et d'argent, et hiverna sur les bords de la rivière Arkansas. Au printemps de 1542, la troupe reparut sur la rive droite (ouest) du Mississipi, où Soto vint expirer. Les Espagnols craignant que les naturels du pays vissent à profaner la dépouille de leur chef, lui donnèrent la rivière même pour tombeau. Ils abattirent un grand chêne, en coupèrent un billot de la longueur d'un cercueil, qu'ils creusèrent et dans lequel ils placèrent le corps; ils clouèrent ensuite un couvercle du même bois non susceptible de flotter. Après cela, un des aumôniers de la troupe récita des prières, et, à la lueur des flambeaux, on déposa le lourd cercueil sur une barque que l'on dirigea vers un endroit, choisi la veille, où le lit de la rivière avait plus de cent pieds de profondeur. C'est là que se fit cette étrange inhumation. Dans la pensée des Espagnols, le corps de leur chef recevait une sépulture permanente que jamais rien ne pourrait venir troubler.

Akanséa était située un peu au sud-est de l'endroit qui fut témoin de cette scène dramatique. Les canots de Jolliet passèrent-ils au-dessus du cercueil?...



embarcations pour remonter le grand fleuve. Ils quittèrent les Akanséas le 17 juillet 1673, juste un mois après leur entrée dans le Mississipi.

Jolliet et ses compagnons eurent quelque peine à refouler les courants. Ils éprouvaient moins d'appréhension mais beaucoup plus de fatigue que pendant la descente de la rivière. Ils passèrent par les bourgades de Mitchigaméa et d'Aganatchi et franchirent les confluent de l'Ohio et du Missouri sans incidents remarquables.

#### HALTE DE PÉOUARÉA (*rivière des Illinois*).

Au 38<sup>e</sup> degré, ils quittèrent le Mississipi pour se rendre au lac Missihiganin (Michigan), à Chicagou (Chicago), en passant par la rivière des Illinois. Ils ne revirent donc pas les Péouäreas de la rivière Moïngouena, qui leur avaient fait si bon accueil au mois de juin précédent, mais ils firent halte à une autre bourgade habitée aussi par des Illinois de la famille des Peouäreas, située probablement dans les environs de la petite ville actuelle de Peoria, dans l'État de l'Illinois. Ils y demeurèrent trois jours, que le missionnaire employa à publier la Foi " dans toutes les cabanes." Le bon Père eut la consolation d'y baptiser un enfant mourant. Ce fut, non pas le plus extraordinaire, mais le plus grand des événements du voyage.

Jolliet donna son nom (Saint-Louis) à la rivière des Illinois; l'année suivante cependant il substitua au nom de " Saint-Louis " celui de " Divine." Le jeune Québecquois fut séduit par l'apparence du beau et fertile pays que traverse cette rivière. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet, en 1674, en arrivant à Québec :

" Lorsque, dans le commencement, on nous parlait de ces terres sans arbres, je m'imaginai un pays brûlé, où la terre était si chétive qu'elle ne pouvait rien produire. Mais nous avons remarqué le contraire, et il ne s'en peut trouver de meilleure, ni pour les blés, ni pour la vigne, ni pour quelques fruits que ce soit.

“ La rivière à qui nous avons donné le nom de Saint-Louis, et qui a sa source non loin de l'extrémité du lac des Illinois, m'a paru offrir sur ses bords des terres très belles et très propres à recevoir des habitations. L'endroit par lequel, après être sorti de la rivière, on entre dans le lac, est une anse fort commode pour contenir des vaisseaux, et les mettre à l'abri du vent. La rivière est large et profonde, (1) remplie de barbes et d'esturgeons; le gibier se trouve en abondance sur les rives; les bœufs, les vaches, les cerfs, les coqs-d'Inde, y paraissent beaucoup plus qu'ailleurs. Pendant l'espace de 80 lieues, je n'ai pas été un quart d'heure sans en voir. Il y a des prairies de trois, de six, de dix et de vingt lieues de long, et de trois de large, environnées de forêts de même étendue, au delà desquelles les prairies recommencent, en sorte qu'il y a autant de l'un que de l'autre. On rencontre quelquefois des herbes fort basses, quelquefois on les voit hautes de cinq et six pieds; le chanvre qui y croît naturellement, monte jusqu'à huit pieds.”

Jolliet comprit tout l'avantage que cette région de l'Illinois offrait à la colonisation et aux exploitations agricoles. “ Un habitant, dit-il, n'emploierait point des dix années à abattre le bois et à le brûler; dès le jour même de son arrivée, il mettrait la charrue en terre, et s'il n'avait pas de bœufs de France, il se servirait de ceux du pays ou de ces animaux qu'ont les Sauvages de l'Ouest, sur lesquels ils se font porter comme nous sur nos chevaux. Après la semence de toutes sortes de grains, les nouveaux colons pourraient s'appliquer à planter de la vigne et à enter des arbres fruitiers, à passer des peaux de bœufs dont ils se feraient des étoffes beaucoup plus fines que celles que nous apportons de France: ainsi ils trouveraient de quoi se nourrir et se vêtir; rien ne manquerait que le sel, mais il ne serait pas

---

(1) “ Le cours de la rivière des Illinois, dont le sieur Jolliet fait une si belle description, est de 305 milles américains, depuis son embouchure dans le Mississippi jusqu'à sa source, près de Chicago, à l'extrémité méridionale du lac Michigan. Sur ses bords était autrefois le fort Saint-Louis, qui restait comme souvenir du nom que Jolliet avait d'abord donné à cette rivière.”—Note du Père Félix Martin.

difficile, avec un peu de prévoyance, d'obvier à cet inconvénient." (1)

Marquette ne fut pas moins enchanté que son compagnon du pays arrosé par la rivière des Illinois. Il écrit: " Nous n'avons rien vu de semblable à cette rivière où nous entrons, pour la bonté des terres, des prairies, des bois, des bœufs, des cerfs, des chevreuils, des chats sauvages, des outardes, des cygnes, des canards, des perroquets, et même des castors; il y a quantité de petits lacs et de petites rivières. Celle sur laquelle nous naviguons est large, profonde, paisible, pendant soixante-cinq lieues; le printemps et une partie de l'été, on ne fait de transports que pendant une demi-lieue."

Le bon Père parle ensuite de la bourgade de Kaskaskia, où il devait revenir, et qui fut le dernier théâtre de son zèle apostolique. " Nous y trouvâmes, dit-il, une bourgade d'Illinois nommée Kaskaskia, composée de soixante-quatorze cabanes. Ils nous y ont très bien reçus, et ils m'ont obligé de leur promettre que je retournerais pour les instruire."

Le Père Marquette, qui avait donné au Mississipi le nom de Conception, donna le même nom à la mission de Kaskaskia, qu'il vint fonder dans les premiers mois de l'année 1675, et il accomplit ainsi le vœu qu'il avait fait au début de son voyage de 1673.

Quelques Illinois de Kaskaskia accompagnèrent Marquette et Jolliet jusqu'au lac des Illinois ou Michigan. Ils firent ensemble le portage qui séparait la rivière des Plaines (une des sources de la rivière des Illinois) de la petite rivière de Chicago.

Avant d'atteindre le lac, Jolliet remarqua à sa droite un mont isolé auquel il donna le nom de " Mont Jolliet," qu'il porte encore aujourd'hui. M. Justin Winsor signale ce fait dans les termes suivants: " Sur la rive ouest de l'un des tributaires de la

---

(1) Archives du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris.

Le Père Allouez, qui se trouvait au pays des Illinois en 1677, dit qu'il y compta 42 espèces de fruits " qui sont tous excellents," 22 sortes d'animaux à fourrure, et " 40 sortes de gibier et d'oiseaux."

rivière des Illinois, — la rivière des Plaines, — se dresse, dans la prairie, un monticule d'aspect particulier, formé de terre glaise, de sable et de gravier, — monument solitaire qui a résisté au travail d'érosion d'un âge géologique antérieur. C'était un lieu de reconnaissance célèbre pour les Indiens en temps de chasse et pour les voyageurs français dans leurs expéditions de traitants. L'aspect de ce monticule impressionna Jolliet, qui lui donna son nom, conservé jusqu'à nos jours, tandis que toutes les autres désignations indiquées sur sa carte ont été oubliées. Le mont Jolliet a à peu près 60 pieds d'élévation; son sommet mesure 225 pieds de largeur par 1300 pieds de longueur. Il est situé à 40 milles au sud-ouest de Chicago, dans les environs de la ville de Jolliet, Illinois." (1)

Nos explorateurs furent frappés de la facilité avec laquelle on pouvait, au moyen d'une faible saignée, faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois et du Mississippi. Le Père d'Ablon, à qui Jolliet fit le récit de son voyage à son arrivée à Québec, en 1674, écrit à la date du 1er août de la même année, dans sa " Relation de la découverte de la Mer du Sud " : . . . " La quatrième remarque concerne un avantage bien considérable, et qu'on aura peut-être peine à croire : c'est que nous pourrions assez aisément aller jusqu'à la Floride en barque, et par une fort belle navigation. Il n'y aurait qu'une saignée à faire en coupant une demi-lieue de prairie seulement, pour passer du lac des Illinois (Michigan) dans la rivière de Saint-Louis (des Illinois). Voici la route qu'on tiendrait : la barque devrait se faire dans le lac Érié, qui est proche du lac Ontario; elle passerait aisément du lac Érié dans le lac Huron, d'où elle entrerait dans le lac des Illinois. On ferait à l'extrémité de ce lac la tranchée ou le canal dont j'ai parlé, pour avoir passage dans la rivière Saint-Louis, qui se décharge dans le Mississippi. La barque ainsi entrée dans le fleuve, naviguerait facilement jusqu'au golfe du Mexique. . .

---

(1) *Narrative and Critical History of America*, vol. IV, page 179.

Même sans une chute d'eau qui sépare le lac Erié d'avec l'Ontario, une barque construite à Catarakoui pourrait aller jusqu'à la Floride, par les routes dont je viens de parler."

Le dix-neuvième siècle a réalisé le rêve des premiers explorateurs, et il a fait plus encore. En 1848, la " saignée " qui devait faire communiquer les eaux du lac Michigan avec celles de la rivière des Illinois a été pratiquée; et le 2 janvier 1900, un nouveau canal de douze lieues de longueur, par cent pieds de largeur et quatorze de profondeur, a été ouvert à la circulation des vaisseaux entre Chicago, la métropole commerciale de l'Ouest, et la florissante cité de Joliet, dans l'Etat de l'Illinois.

Grâce aux canaux du Saint-Laurent et des grands lacs, les villes de Québec et de la Nouvelle-Orléans se trouvent maintenant reliées par un système de navigation intérieure non-interrompue. Les fameuses " caravelles " parties d'Espagne pour venir faire honneur au génie américain, à l'exposition Colombienne de Chicago, en 1893, auraient pu se rendre à destination par la route du Mississipi, au lieu de suivre la route du Saint-Laurent, si le nouveau " canal de drainage " de Chicago — que l'on dit plus considérable que le canal de Suez — eût été alors construit.

Le régime du fleuve Saint-Laurent se trouve-t-il affecté par ces grands travaux de canalisation? Indubitablement; et si le projet de construire un canal entre Oswégo et Albany est un jour réalisé, on peut s'attendre à de graves modifications dont le port de Montréal aura particulièrement à souffrir.

Ernest Gagnon.

(A suivre)



# L'OUBLIÉ

## LES COLONS DE VILLE-MARIE

(Suite)

— Est-ce bien vrai que sa blessure n'est rien ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Une simple entaille, dit le docteur Bouchard ; mais, à première vue, cela m'a paru terrible. Le pauvre major était tout en sang... Il me dit : Je vous assure que j'ai bien failli mériter le nom de Crâne sanglant.

— Comment a-t-il pu se dégager ? demanda

Elisabeth toute frémissante.

— Comment ? Mais en serrant la gorge de l'Iroquois qui l'avait renversé... J'aurais bien voulu l'étrangler tout à fait, nous disait-il pendant le pansement ; mais, à ses bariolages et à ses plumeaux, j'avais reconnu un chef, et j'ai pensé à cette pauvre petite qu'il faut rache-



ter si elle vit encore... Dans les plus grands périls, il garde tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit.

—Je lui dois ma délivrance, dit Mlle Moyen, joignant les mains avec transport.

—Nous lui devons tous la vie... C'est le grand défenseur de Ville-Marie, répliqua paisiblement Jeanne Mance, qui avait fini sa tâche et promenait le peigne dans la splendide chevelure de la jeune fille.

—Avez-vous jamais vu un combat, Mademoiselle ? demanda Elisabeth, après l'avoir remerciée.

—Un combat ! Mais, chère enfant, nous sommes sur un champ de bataille. Il y a quatre ans, j'ai vu le major, avec un petit bataillon de treize hommes, défendre l'hôpital contre au moins deux cents Iroquois... depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir... Les sauvages l'appellent le *Diable blanc*, et vraiment son audace, son adresse à manier ses armes semblent surnaturelles. M. de Maisonneuve dit qu'il a l'élan, la première des qualités militaires.

—Il a aussi une grande bonté, dit Elisabeth, qui avait écouté avec un bonheur étrange.

—Oui, il est bon, dit Mlle Mance, sans remarquer l'effet que l'éloge de Lambert Closse produisait sur l'enfant. Comme tous les sauvages, les Iroquois emportent d'ordinaire leurs blessés et leurs morts, mais il arrive souvent qu'ils n'y peuvent suffire. Alors, au risque de sa vie, le major m'apporte ceux qui respirent encore...

—Les colons de Ville-Marie sont bien généreux, murmura la jeune fille.

—Oui, ce ne sont pas des chrétiens à fleur de peau... On veut faire revivre à Montréal la charité, la pureté de la primitive Église... L'on n'y songe qu'à faire des folies pour Dieu ; et lorsqu'on reproche au major de tant s'exposer, il répond : Je ne suis venu ici que pour combattre et mourir pour Dieu.

Elisabeth avait l'âme haute et noble. Malgré son extrême jeunesse, elle était capable d'apprécier cette parole. Mais sans qu'elle sût pourquoi, elle sentit sa joie se fondre subitement, lui laissant un froid douloureux autour du cœur.

## V

Sur le doux visage d'Elisabeth, il n'y avait plus trace des piquûres des moustiques. La peau avait repris sa finesse, sa blancheur nacrée, et la robe noire que l'orpheline portait faisait ressortir sa fraîche pâleur. Si Élisabeth n'avait pas la beauté régulière, elle avait la grâce, le charme ; et la tristesse qui voilait les premiers rayonnements de sa jeunesse la rendait singulièrement intéressante :

— Il me semble que je l'aime chaque jour davantage, disait Mlle Mance à sa courageuse Geneviève.

— C'est comme moi, répondait la bonne fille. Elle est si seule au monde, la pauvre enfant, et la jeunesse c'est si beau... Puis cette petite a des yeux comme je les aime... des yeux de velours avec du feu au fond.

— Pourvu que vivre à Montréal ne l'effraye pas trop, murmura Mlle Mance. Pour une enfant de son âge, c'est une triste, une terrible vie.

C'était vrai. Pourtant la *Notre-Dame* appareilla pour Québec, et Mlle Moyen ne songea qu'à écrire à la mère de l'Incarnation.

Elle ne le fit pas sans verser des larmes. Peu de semaines s'étaient écoulées, depuis sa sortie des Ursulines ; mais il lui semblait que des années avaient passé sur sa tête. Le malheur l'avait soudainement mûrie, et sa lettre le prouvait.

“ Très honorée mère, disait-elle, votre tristesse a été grande, j'en suis sûre, lorsque vous avez appris la terrible



mort de mes parents Ah ! chère mère, l'affreux souvenir ! et comment vous dire mon horreur, quand je me vis entraîner par ces cruelles mains, encore dégouttantes du sang des miens. Dans mon désespoir j'aurais voulu que la terre m'engloutît. Je regrettais de n'avoir pas péri avec ma famille, et je suppliais la sainte Vierge de m'envoyer la mort. Elle a eu pitié de moi. Les Iroquois, qui se plaisent à torturer même les petits enfants, ne m'ont fait aucun mal ; et les Français de Ville-Marie m'ont rachetée.

“ Je suis à l'hôpital. Tout le monde me traite avec une bonté extrême ; et, je ne sais comment, malgré ma tristesse, je ne me sens plus mortellement désolée : je ne sens plus ce poids qui m'oppressait. Je vais vivre, et bien que j'aie tout perdu, je ne m'inquiète pas de ce que je deviendrai ; j'aime le milieu où la Providence m'a jetée. ”

“ Nous sommes toujours en péril. Ce poste, sans cesse attaqué, ne se soutient que par une sorte de miracle. Ce serait à mourir de frayeur, sans la foi des colons qui semblent voir les mains protectrices de la Vierge étendues sur eux. Ah, que vous les admireriez ! C'est une colonie d'apôtres, de héros qui semble une seule famille. Rien ne ferme à clef dans les maisons. Entre eux tout est commun. Ils vivent comme les fidèles de la primitive Église vivaient, en attendant l'heure du martyre.

“ Mlle Mance me parle souvent de vous. C'est une chose ravissante de la voir auprès des malades. Il me semble qu'elle est, comme serait une âme bien heureuse qui viendrait habiter un corps mortel ; et quand je lui demande comment elle peut être toujours sereine, elle me répond :

“ Pourquoi serais-je triste, quand chaque pas me rapproche du ciel ?

“ Chère et vénérée mère, je sais bien que vous n'oubliez pas mes parents, je sais bien que votre prière me suit partout. Mais daignez me l'écrire. Si vous saviez quelles cruelles inquiétudes me torturent souvent.”

Cette lettre combla de joie la mère de l'Incarnation. Elle y répondit longuement, affectueusement. " Je vois avec bonheur, disait-elle, en terminant, que vous ne vous inquiétez pas de l'avenir, bien que vous ayez tout perdu, comme nous disons dans le langage de la terre. Cultivez cette généreuse disposition. Fiez-vous à Dieu. Il saura vous donner ce qu'il vous faut. On l'oblige quand on se jette avec confiance dans ses bras. Faut-il vous dire de vous dévouer au soin des blessés ? C'est l'œuvre que Dieu met sur votre chemin. Puisqu'il l'y met, c'est qu'il veut qu'elle soit vôtre.

" Ces merveilleuses fleurs de courage, de générosité que vous avez sous les yeux, et qui vous charment et vous éblouissent, ont toutes une même tige, l'amour de Dieu. Vous avez le bonheur de vivre parmi des saints. Rien n'est plus fortifiant, plus salutaire : car rien n'apprend mieux à connaître Dieu. Si nous connaissions Dieu comme les anges, disait saint François d'Assise, nous l'aimerions comme eux."

Ce qu'Elisabeth disait de son état d'âme avait fait songer la grande religieuse et lui semblait étrange, car elle avait deviné la sensibilité profonde de l'enfant.

Pourtant, Mlle Moyen avait été sincère ; malgré les cruels souvenirs, malgré les angoisses de chaque jour, elle ne se trouvait pas malheureuse. Dans ses beaux yeux d'enfant grave, il y avait bien encore souvent une déchirante expression, mais un flot extraordinaire de cet âge de jeunesse avait emporté le poids qui l'étouffait.

A une sorte d'anéantissement avait succédé une vie ardente, une douceur à la fois délicieuse et poignante.

Elle n'avait plus guère souci de sa sûreté personnelle. Si le sinistre tocsin, les coups de feu, les hurlements féroces la faisaient passer par une sorte d'agonie, c'est qu'une autre vie, sans cesse exposée, lui était devenue infiniment plus chère que la sienne.

Ces alarmes et ce qu'elle entendait chaque jour raconter fortifiaient et exaltaient le sentiment que le héros de Ville-Marie lui avait inspiré. Elle en ignorait le nom, elle n'y voyait que de la reconnaissance, de l'admiration . . . Lambert Closse lui apparaissait tellement au-dessus d'elle que la pensée la plus lointaine d'en être aimée un jour ne pouvait lui venir. Mais lorsqu'elle entendait prononcer son nom, le soleil lui semblait verser une plus belle lumière.

Ah ! l'automne pouvait assombrir le ciel, dépouiller la forêt et emporter les feuilles avec de longs gémissements, que lui importait ? Elle avait en elle ce qui peut tout colorer, tout adoucir, tout enchanter.

Élisabeth s'étonnait parfois de se sentir si vivante, si vibrante.

Elle ne pouvait s'expliquer tout à fait ce changement ; et Mlle Mance, qu'elle avait interrogée là-dessus, après l'avoir un peu regardée, lui avait répondu par ce mot d'un grand saint :

“ Il suffit d'un rayon de lumière pour dissiper bien des ténèbres. ”

Mlle Mance jugeait sagement quelques distractions absolument nécessaires à cette fillette de quinze ans ; et lorsqu'elle pouvait la faire accompagner par quelqu'un sur qui elle pût compter, elle l'envoyait se promener à la Pointe. Pour l'enfant séquestrée ces promenades étaient une grande joie. Bien volontiers, elle serait restée des heures entières sur la grève, à aller et venir, à regarder les algues, les herbes, les branches que la vague lui apportait. . . “ C'est que je suis une pauvre petite épave, ” disait-elle, pour expliquer ce goût ; et, en elle-même, elle ajoutait. . . “ Une branche brisée, jetée ici par le flot, qui y prendrait à l'instant racine et sentirait la sève courir dans toutes ses fibres, serait ma fidèle image. ”

Cela la faisait rêver ; mais elle finissait par se dire naïvement : “ La Vierge Marie a fait pour moi un miracle. ”

Cette pensée de la Vierge animait tout, éclairait tout à Ville-Marie. L'héroïsme opiniâtre se fondait dans son culte. L'image de Marie était brodée sur le drapeau ; elle brillait sur le mur de chaque maison, comme une étoile ; et, grâce à elle, une sorte de paix planait au-dessus de toutes les angoisses.

Les massacres, les incendies, toutes les horreurs sans nom commises par les Iroquois chassaient bien loin toute sécurité. On vivait en plein cannibalisme à Ville-Marie ; mais jamais population ne fut plus pénétrée de l'idée céleste. Quand la nuit descendait sur le précaire établissement, les têtes glorieuses et les têtes obscures se courbaient devant l'image de l'invisible Protectrice ; et comme tous ignoraient s'ils reverraient la lumière, tous récitaient les litanies des agonisants.

Temps de ferveur et de périls étranges, où chacun, tremblant pour ceux qu'il aimait le plus, répétait chaque soir :

“ Je vous recommande à Dieu tout-puissant afin qu'après avoir payé par votre mort la dette commune de la nature humaine vous retourniez à votre Créateur... Que Jésus-Christ, crucifié pour vous, vous délivre de vos souffrances, qu'il vous délivre de l'éternelle mort, lui qui, pour vous, a daigné mourir ” ...

A l'hôpital, c'était ordinairement Mlle Mance qui récitait la recommandation de l'âme. La sublime prière la laissait baignée de fraîcheur et de sérénité, disait-elle ; mais Elisabeth ne pouvait l'entendre sans une solennelle et pénible émotion. Une fois dans sa petite chambre, à genoux à côté de son lit, elle prolongeait sa prière. Avec des instances extrêmes, elle suppliait la Vierge de garder celui qui s'exposait sans cesse pour le salut de tous ; et ce n'était qu'après l'avoir mille et mille fois remis entre les mains tendres et puissantes de Marie, qu'elle parvenait à s'endormir.

## VI

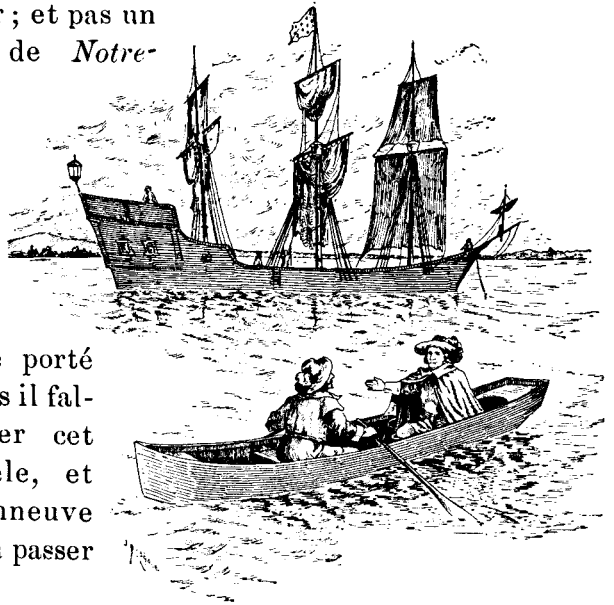
Quelques semaines s'étaient écoulées. Déjà les bois jaunis s'éclaircissaient chaque jour. Les colons semblaient tranquilles, pleins d'espérance ; mais dans le cœur des plus confiants, il y avait bien des angoisses cachées.

Ville-Marie avait été une inspiration de la foi... elle avait été fondée par des catholiques ardents, passionnés. Malgré les frais presque infinis que l'œuvre entraînait, ni le roi, ni le clergé, ni le peuple n'avaient été appelés à y contribuer ; et pas un des associés de *Notre-*

*Dame de Montréal* n'avait retiré du Canada une seule obole.

Jamais le désintéressement n'a été porté plus loin ; mais il fallait réchauffer cet admirable zèle, et M. de Maisonneuve s'était résolu à passer en France.

Il avait nommé Lambert Closse commandant de Ville-Marie en son absence. Tous ses préparatifs de départ étaient faits ; et la *Notre-Dame*, qui devait le conduire à Québec, mouillée dans la rade, n'attendait plus qu'un bon vent pour partir. Elle avait même levé l'ancre ce jour-là ; mais le vent était tombé entièrement, et M. de Maisonneuve était descendu dans le canot de Lambert Closse qui s'était rendu à bord. Ennuyé d'attendre, il s'en revenait avec lui coucher à terre.



Le jour allait finir.

La température un peu fraîche était pourtant délicieuse ; les deux hommes, au lieu de tirer droit au fort, se laissaient bercer par le flot. Ils subissaient le charme de cette belle heure du soir ; mais leurs mousquets chargés reposaient au fond du canot et le regard vigilant du major interrogeait souvent le rivage.

Son front était débarrassé de la bandelette de toile ; une ligne rouge qui courait de la tempe gauche jusqu'au-dessus de l'œil indiquait seule qu'il avait failli être scalpé, et sa physionomie exprimait la même sereine énergie.

Contre son habitude, M. de Maisonneuve était triste.

Certes, il avait confiance en son lieutenant, et les sanglants fondements de Ville-Marie rayonnaient à ses yeux de clartés célestes. Cependant, à la veille de partir, des craintes vagues, terribles, et mille poignantes sollicitudes s'éveillaient en lui. Il sentait, au moment de s'éloigner, toute la force des liens qui l'attachaient à Montréal ; et, lui qui n'outrait pas ce qu'il ressentait, qui ne cherchait jamais à attendrir sur ce qu'il souffrait, dit tout à coup à Lambert Closse :

“ Quand je pense que je vais partir, il semble que j'aie comme un coup de couteau au cœur.

—Allons donc ! s'écria le major, soyez joyeux, vous allez revoir la France.

Et pensif, jouant dans l'eau avec ses rames, il fredonna ce vieux chant d'un troubadour :

Quan la doussa aura venta,  
Deves nostre país  
M'es veiaire que senta  
Odor de Paradis (1)

---

(1) Quand le doux vent vient à souffler, du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de Paradis.

Sa voix vibrante avait pris une douceur mélancolique ; on y sentait les tristesses persistantes de l'exil.—Mais la pensée de revoir sa patrie ne suffisait pas à tromper la souffrance de Maisonneuve. Lambert Closse qui l'observait le comprit.

Ardentes espérances, douloureux mécomptes, soucis dévorants, son chef avait tout partagé avec lui ; et voulant l'arracher à la tristesse du départ, il lui demanda tout à coup :

“ Vous souvenez-vous de notre arrivée à Montréal ?

Ah oui ! le fondateur de Ville-Marie se rappelait l'arrivée radieuse. Malgré les luttes terribles, les longues angoisses, malgré ces prières des agonisants récitées chaque soir depuis des années à Ville-Marie, il n'avait pas oublié cette heure unique, cette heure sacrée et, dans le songe intérieur, en un instant rapide comme l'éclair, il revit tout : la blancheur du matin... le lever de l'aurore... la forêt estompée de brume... les transports de ses hommes... Il entendait leurs cris de joie et les premiers et doux chants d'oiseaux... Il revoyait le vert autel improvisé, et sur l'autel les beaux muguets aux mignonnes clochettes....

Un reflet de cette heure d'allégresse brillait sur son front. Au plus profond de son cœur, il retrouvait quelque chose de sa divine émotion durant cette messe célébrée dans la fraîcheur et la mélodie du matin ; et lâchant sa rame, sa main chercha la main du major et l'étreignit avec force.

—C'était une belle journée, dit-il.

—Oui, il me semblait que Ville-Marie allait se bâtir comme par enchantement... En ces premiers temps, comme on dormait bien...

—Mon cher ami, dit douloureusement Maisonneuve, je vous mets sur les épaules un lourd fardeau et vous allez dormir encore moins... Les propositions de paix

m'inquiètent plus qu'elles ne me rassurent... La situation est bien précaire.

Insensiblement, ils se rapprochaient du rivage. Le bruit des eaux rapides de la rivière Saint-Pierre, quelques mugissements, quelques tintements de clochettes dans les herbages de la grève troublaient seuls le silence. Ruisselante encore d'éclatants feuillages, l'île de Mont-réal se détachait dans la gloire du couchant ; et sur la Pointe-à-Callières, au bord des eaux brillantes, le berceau de Ville-Marie, voilé de brume lumineuse, semblait osciller aux brises du ciel.

Maisonneuve sentit ses yeux se mouiller. Sa colonie, c'était le sang de son cœur ; le sentiment de son impuissance à la défendre lui revenait en ce moment plus amer, plus humiliant, plus cuisant. Mais tout à coup son noble visage s'éclaira et tendant la main vers les habitations, il dit au major, comme si un écho lointain lui eût apporté les paroles inspirées de M. Olier :

“ Regardez,” *c'est la cité chrétienne, œuvre d'une merveilleuse importance... fleurie des espérances célestes... c'est la cité chère à la Vierge... le séjour délicieux des anges...*

—Je le crois, répondit le major. La sainte Vierge ne fera pas mentir son serviteur... Ah ! si nous étions plus nombreux !...

—La lutte entre la civilisation et la barbarie ne serait pas longue. C'est clair, mais qui sait si un succès éclatant ne ferait pas sombrer l'humilité, dit le saint fondateur. Eh, mon ami, puisque nous sommes ici pour travailler à l'œuvre rédemptrice, il faut porter la croix.

—Oui, les soldats n'ont pas le droit de dire à leur général : Souffrez seul. Allons, vive la croix ! dit résolument le major et après tout, ne sommes-nous pas heureux ? Notre vie n'est pas douce, c'est sûr. Mais il est consolant de pouvoir se dire... sur cette pauvre terre aveugle, ingrate, oublieuse, misérable... il existe un endroit où Dieu est aimé.



—Oui, oui, nous sommes des privilégiés, répliqua Maisonneuve, profondément ému.

Le major engagea le canot dans le courant du rapide, et bientôt les deux hommes mirent pied à terre.

Tout au bord de l'eau, dans un enclos modeste, à travers les hautes herbes, ondulant à la brise légère, on apercevait des croix noires... C'était le premier cimetière de Montréal et tous ceux qui y étaient couchés étaient morts sous les coups des Iroquois ou des suites de leurs blessures. "Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel... que la lumière éternelle les éclaire, murmurèrent les deux



Français, qui se découvrirent. Ils s'arrêtèrent près de l'enclos et s'appuyant sur la crosse de son fusil, le major dit avec calme

—Si je ne suis pas promené l'un de ces jours par les Cinq-Cantons, voilà où

je dormirai mon dernier sommeil.

—En quel endroit seriez-vous mieux ? dit Maisonneuve prenant son bras et l'entraînant. Mais vous savez bien que vous avez une armure enchantée... Vous ne nous quitterez pas de sitôt et je m'étonne toujours que vous ne vouliez pas que je vous fasse bâtir une maison... C'est bien le moins que nous vous devons.

—Une maison !... Que ferais-je d'une maison ? je m'y ennuierais tout seul.

—Mais pourquoi y resteriez-vous seul ? demanda Maisonneuve avec une instance affectueuse.

Une éclair de jeunesse brilla dans les beaux yeux du major.

Aux alentours le soleil riait dans les sillons dépouillés, les grillons chantaient sous le chaume flétri et de chaque toit une colonne de fumée montait.

—Je ne puis voir la fumée de ces toits, dit Maison-neuve, sans penser qu'elle monte vers Dieu, comme un encens très pur.

—Ah ! je le crois, dit le major qui regardait charmé, mais je suis venu ici pour combattre et pour mourir.... Exposerais-je aussi facilement ma vie, si j'avais une famille?... Merci donc, mon ami... Je veux passer sur terre, sans laisser de traces... Quand je m'en irai, je veux disparaître tout entier... oublié de tous... excepté d'Elle, ajouta-t-il, tendant la main vers l'image de la Vierge flottant dans les plis du drapeau.

Deux grands dogues qui accouraient bondissants, fous de joie, empêchèrent Maison-neuve de répondre.

Il avait écouté le major avec une attention émue, mais sans étonnement.

Lui aussi aurait voulu s'effacer... disparaître... comme les architectes de ces vieilles cathédrales, dont la terre admire les œuvres et ignore les noms.

Laure Conan.

(A suivre)



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Le Transvaal : situation désespérée des Boërs ; départ du président Kruger pour l'Europe ; annexion de cette république au territoire anglais.—Les affaires de Chine ; défaut d'entente entre les puissances ; attitude de la Russie ; manifeste de l'empereur d'Allemagne.—En Angleterre, préoccupation au sujet des élections générales ; on présume que l'opposition n'a aucune chance de succès.—En France, on s'occupe surtout de l'Exposition ; opinions diverses sur cette exposition ; les partis politiques en France.—Affaires d'Italie : controverse soulevée au sujet des funérailles religieuses du roi Humbert ; note du Saint-Siège à ce sujet ; attitude du Saint-Siège vis-à-vis du nouveau règne.—Perte faite par l'épiscopat français par la mort de Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix.—Au Canada, on ne parle que d'élections générales ; le premier ministre de Québec, l'honorable M. Marchand, est mourant.

Les dernières semaines ont été marquées par le progrès lent mais effectif des troupes anglaises au Transvaal. Les Boërs semblent ne pouvoir résister bien longtemps à la supériorité du nombre. Ils ont subi récemment plusieurs échecs. Une quantité considérable de leur matériel de guerre est tombé entre les mains des Anglais. Un grand nombre de burghers ont été désarmés. On a rapporté que le héros de l'Etat libre, le général Dewet, avait été tué dans un engagement ; mais cette nouvelle n'a pas été confirmée. Enfin, le vieux président du Transvaal, Paul Kruger, a quitté son poste à la tête du gouvernement, et s'est rendu sur le territoire portugais, à Lorenzo-Marquez, d'où il doit, dit-on, partir incessamment pour l'Europe dans le but d'intéresser les puissances au sort des deux républiques. Ce départ est bien de nature à décourager les Boërs.

Lord Roberts a lancé une proclamation par laquelle il déclare le Transvaal annexé au territoire britannique. Sans doute, il reste encore beaucoup à faire avant d'arriver à la pacification finale. Le vaillant petit peuple dont la résistance héroïque a conquis l'admiration du monde ne subira pas d'un cœur soumis le joug de l'Angleterre. L'œuvre de la conquête, si ardue qu'elle ait été, ne sera peut-être pas la plus difficile à accomplir.

\* \* \*

Dans les affaires de Chine, depuis la prise de Pékin par les troupes alliées, l'événement saillant du mois a été l'attitude prise par la Russie au sujet de l'évacuation de la capitale chinoise par les troupes internationales. La circulaire du ministre des affaires étrangères de l'empire russe est tellement importante que je crois utile d'en consigner ici de larges extraits :

“ Dépêche circulaire du ministre des affaires étrangères du 25 août : Les buts principaux que le gouvernement impérial, dès le début des troubles chinois, s'est proposé d'atteindre sont les suivants :

“ 1° Protection de la légation de Russie à Pékin et garantie de la sécurité des sujets russes contre les intentions criminelles des rebelles chinois ;

“ 2° Affirmation de l'aide apportée au gouvernement chinois dans la lutte contre les troubles, dans l'intérêt du prompt rétablissement de l'ordre légal dans l'empire chinois. Lorsque, par suite des troubles, toutes les puissances intéressées eurent décidé d'envoyer dans le même but des troupes en Chine, le gouvernement russe a mis en avant le principe suivant comme devant servir de fil conducteur dans les événements de Chine : maintien de l'organisme existant en Chine ;

“ 3° Mise à l'écart de tout ce qui pourrait conduire au partage de l'empire du Milieu ;

“ 4° Etablissement, par les forces alliées, d'un gouvernement central régulier à Pékin ; ce pouvoir étant seul en mesure de garantir l'ordre et la paix dans le pays.

“ Presque toutes les puissances étaient tombées d'accord sur ces points. Le gouvernement russe ne poursuivant pas d'autres buts, demeurera inébranlablement fidèle à son programme d'action primitif. . .

“ Les événements s'étant précipités, par la prise de Pékin, la première tâche que s'était tracée le gouvernement impérial, à savoir la délivrance des représentants des puissances et de tous les étrangers se trouvant assiégés avec eux, a été remplie.

“ La deuxième tâche, celle qui consistait à offrir un appui à un gouvernement central et légal et à coopérer avec lui au rétablissement de l'ordre et de relations régulières avec les puissances, apparaît jusqu'ici d'exécution difficile, par suite de l'absence de sa capitale de l'empereur de Chine et aussi de l'impé-

ratrice régente. Les circonstances étant telles, le gouvernement impérial de Russie ne voit pas de motifs suffisants pour que les légations étrangères accréditées près le gouvernement chinois demeurent plus longtemps à Pékin.

“ Le gouvernement a donc décidé de rappeler à Tien-Tsin, son ministre, M. de Giers, avec toute la légation; les troupes russes l’y accompagneront, leur présence désormais à Pékin n’ayant plus de but, d’après les déclarations plusieurs fois répétées et fermes du gouvernement, du moment que la tâche qui leur était fixée ne semble plus avoir de chance d’être accomplie.

“ Aussitôt qu’un gouvernement chinois régulier prendra de nouveau en main les rênes de l’État et nommera des représentants dotés de pleins pouvoirs pour traiter avec les puissances, la Russie ne manquera pas, de son côté, après entente avec toutes les puissances étrangères, d’envoyer ses fondés de pouvoir en tel lieu où devront se faire les négociations.

“ En vous ordonnant de porter tout ce qui est ci-dessus à la connaissance du gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité, nous espérons que ce gouvernement partagera notre opinion.”

Cette note a produit une profonde sensation. On y a vu l’intention de faire échec à la politique agressive et ultra-belliqueuse de Guillaume II, et aux visées ambitieuses de l’Angleterre. Dès que la circulaire russe a été connue, le sentiment courant dans les cercles diplomatiques a été qu’elle recevrait l’adhésion de la France, des États-Unis et peut-être du Japon, mais que l’Angleterre et l’Allemagne refuseraient d’y acquiescer. L’opinion publique anglaise s’est prononcée dans un sens hostile. En un mot le concert européen semble fortement menacé par l’attitude du gouvernement russe.

Après la note russe, est venue la note allemande. Elle a été adressée par le chancelier Von Buelow, au nom du gouvernement de l’empereur, aux États-Unis, à la France, à l’Angleterre, à la Russie, à l’Autriche, à l’Italie, et au Japon. En voici le texte :

“ Le gouvernement de l’empereur est d’opinion que, comme mesure préliminaire, avant d’entrer en relations diplomatiques avec le gouvernement chinois, il faut que les personnes qui ont été convaincues d’avoir été les vrais instigateurs des

outrages contre le droit international qui ont eu lieu à Pékin, soient livrées. Le nombre de ceux qui n'ont été que les instruments dans la perpétration des outrages est trop grand. Les exécutions en masse seraient contraires à la conscience civilisée et les responsabilités d'un tel groupe de chefs ne peuvent être complètement connues. Mais quelques-uns dont la culpabilité est notoire devraient être livrés et punis. Les représentants des puissances à Pékin sont en état de donner ou de produire des preuves convaincantes. On attache moins d'importance au nombre de ceux qui seront punis qu'à leur caractère de principaux instigateurs ou chefs.

“ Le gouvernement croit qu'il peut compter sur l'assentiment de tous les cabinets sur ce point, vu que l'indifférence à l'endroit d'une juste expiation équivaldrait à l'indifférence à l'endroit d'une répétition du crime. C'est pourquoi je propose que les cabinets intéressés donnent instruction à leurs représentants à Pékin d'indiquer les principaux personnages chinois dont la culpabilité, en incitant aux outrages ou en s'en rendant coupables, n'est aucunement douteuse.”

Cette circulaire a été accueillie avec beaucoup de faveur en Angleterre.

Voici où en est rendu, pour le moment, l'imbroglio chinois. Dieu veuille qu'il n'amène point de conflits entre les puissantes nations du vieux monde.

\* \* \*

En Angleterre la grande préoccupation de l'heure actuelle, ce sont les élections générales. Le parlement sera formellement dissous le 25 septembre.

On s'accorde généralement à dire que l'opposition n'a aucune chance de succès. Elle est trop divisée, et son attitude a été trop vacillante, trop incertaine sur les grandes questions du jour. L'impérialisme est à la mode en Angleterre, et comme, parmi les chefs du parti libéral, les uns ne sont pas du tout impérialistes, et les autres ne le sont pas assez, il paraît évident que la faveur populaire ne se tournera pas encore de leur côté.

Le ministère Salisbury se présente à l'électorat avec le même personnel qu'au moment de sa formation. Sa majorité est demeurée presque aussi forte qu'au début de son règne. Au mois d'août 1895, au lendemain des dernières élections, voici

quelle était la composition de la chambre des Communes: Ministériels: conservateurs et tories 340, libéraux unionistes 71, en tout 411; oppositionnistes: libéraux et radicaux 177, parnellistes 11, anti-parnellistes 71, en tout 259. La majorité gouvernementale était donc de 152. Eh bien, durant la dernière session, elle était encore de 138. Il est fort probable que le scrutin ne réduira guère ce chiffre.

Le correspondant londonnien de l'*Univers*, qui signe Coningsby, écrivait à ce journal en date du 17 août:

“ A vrai dire, les élections n'amèneront pas de changements politiques considérables. Le parti libéral proprement dit est divisé, impuissant, sans chefs et sans programme, et n'a aucune chance de reconquérir la majorité. Mais si la situation respective des partis ne peut être affectée, il n'en sera pas de même du personnel politique.

“ Le *Times* ne craint pas d'annoncer dans son numéro d'hier que des coupes sombres dans le cabinet seront nécessaires. Et comme le journal de la Cité n'a cessé de miner sourdement, surtout depuis deux ans, la politique de lord Salisbury, cela veut dire que M. Chamberlain pose d'ores et déjà sa candidature au poste de premier ministre.

“ Que lord Salibusry, qui n'a jamais accepté les responsabilités écrasantes de sa charge que par dévouement à son pays et à sa souveraine, et dont la santé, fortement ébranlée depuis la mort de sa femme, réclame désormais de sérieux ménagements, soit prêt à passer à des mains plus vigoureuses le fardeau du pouvoir, cela est fort vraisemblable. Mais que pour cela la reine appelle M. Chamberlain à lui succéder, voilà qui n'est rien moins que certain. A moins d'une poussée populaire irrésistible en faveur de M. Chamberlain, il est probable que l'attention de la souveraine se portera d'abord sur d'autres noms. Il y a le duc de Devonshire ou encore M. Balfour, il y a surtout lord Rosebery dont le nom rallierait tous les impérialistes de bon sens et ferait rentrer dans l'atmosphère gouvernante des hommes d'Etat de haut rang comme sir Edward Grey, que les hasards de la politique de M. Gladstone en ont seulement momentanément écarté. Et puis, lord Rosebery est le candidat de la cour, ce qui compte bien pour quelque chose.”

Ce que dit le correspondant de l'*Univers* au sujet de lord Rosebery me paraît un peu fantaisiste. Sans doute, le noble com-

te est *persona grata* auprès de la Reine ; mais cela ne suffit pas. Si les élections donnent, comme on le prévoit, une énorme majorité conservatrice et unioniste, il ne saurait être question, d'ici à quelque temps, de lord Rosebery comme premier ministre.

\* \* \*

En France, on parle, on s'occupe surtout de l'Exposition. Que faut-il penser de cette grande exposition de 1900 qui devait éclipser toutes les autres ? Est-ce un succès, est-ce un échec ? Les uns tiennent pour le succès, les autres pour l'échec. Les premiers démontrent, à grand renfort de statistiques, que le chiffre moyen des entrées quotidiennes s'élève à cinquante mille visiteurs de plus qu'en 1889. Or l'exposition devant durer environ deux cents jours, cela fera, à la fin de cette gigantesque foire, dix millions de visiteurs de plus qu'à l'exposition du centenaire. N'est-ce pas un triomphe ? Non, répondent les partisans de l'échec, car on avait calculé qu'il en viendrait bien davantage. De l'exposition de 1878 à l'exposition de 1889, le chiffre des visiteurs avait presque doublé : treize millions en 1878, vingt-trois millions en 1889. Avec les attractions variées promises au monde, on calculait que ce chiffre ferait plus que doubler en 1900, et que près de soixante millions de personnes passeraient par les guichets d'entrée. Or, dès à présent, on peut affirmer qu'il n'y en aura guère plus de trente millions. C'est donc un cruel mécompte. Quel a été le résultat ? C'est qu'on a taxé trop lourdement les concessionnaires de restaurants, de buvettes, de cafés, d'attractions diverses. Soixante millions de visiteurs devaient constituer une clientèle capable de donner d'énormes profits. Escomptant ces profits, les organisateurs de l'exposition ont porté très haut le tarif de leurs concessions et de leurs privilèges. Mais au lieu de soixante millions, il n'arrive que trente millions de visiteurs. On avait fait des frais pour le double. Il s'ensuit naturellement de lourdes pertes, des fermetures d'établissements, des faillites. En voilà assez pour justifier, dans une certaine mesure, ceux qui croient à l'échec.

Je lisais, à ce propos, ces jours-ci, un article d'Edouard Drumont, dans lequel le brillant publiciste faisait une charge à fond, suivant son habitude, contre les organisateurs de l'expo-



sition, et le vandalisme dont, suivant lui, Paris est la victime. En voici quelques passages :

“ L’insuccès relatif de l’Exposition justifie une fois de plus la parole : *Mens agitatur molcm*. L’insuccès de cette fête exclusivement matérialiste s’explique par des causes toutes morales :

“ Le manque d’intelligence et de cœur, l’avidité de Picard, qui s’est efforcé d’arracher aux malheureux concessionnaires des sommes véritablement exorbitantes et tout à fait en disproportion avec les bénéfices qu’on pouvait réaliser.

“ Le cynisme éhonté, la flibusterie du demi-juif Millerand qui n’a pas hésité, pour être bien sûr d’être au pouvoir au moment de la grande fête, à tromper le monde entier en l’invitant à visiter une Exposition où rien n’était terminé, où rien n’était installé, où certains bâtiments n’étaient même pas commencés.

“ A ces causes il faut encore en ajouter une que nous avons déjà signalée : l’effroyable vandalisme, le vandalisme prémédité qui, depuis quelques années, s’est efforcé, avec une opiniâtreté inouïe, d’enlever à Paris toute physionomie et toute originalité. . .

“ Ce qui attirait à Paris c’était Paris, c’était la ville qui, par la magie des souvenirs qu’elle évoquait, par le charme subtil et profond qu’elle dégagait, exerçait sur le monde une véritable fascination.

“ Grâce aux cosmopolites qui, par tous les moyens, s’acharment à effacer les traces d’une histoire qui fut grande, il ne reste plus rien qui rappelle notre Paris. Paris n’est même plus Cosmopolis ; c’est un immense Chicago, un gigantesque Budapest, une capitale juive quelconque.

“ On traverse encore ce Paris-là, mais on ne le visite plus, et surtout on ne s’y arrête plus. Ceux qui ne l’ont jamais connu jadis ne peuvent arriver à comprendre comment une ville marquée d’une si banale empreinte a pu être célébrée comme elle l’a été. . . Ceux qui l’ont connue autrefois ne peuvent se consoler de la trouver si changée et s’éloignent, le cœur serré, en songeant à ce qu’était et ce qu’est maintenant la ville qui, pendant des siècles, fut vraiment la capitale des civilisés. . . ”

Cependant, en dépit de toutes ces critiques, dans son ensemble l’Exposition est un grand spectacle. Le malheur, c’est qu’on a poussé trop loin la réclame et trop chauffé l’attente du public, surtout en ce qui concerne les attractions. “ Depuis

deux ans, trois ans, dit un grand journal parisien, l'on promettait des merveilles inédites et incroyables. Il fallut déchanter. Beaucoup plus de *déjà vu*, agrandi et perfectionné sans doute, mais point de nouveau, que de vraies surprises et révélations. Les concessionnaires peuvent s'en prendre à M. Picard. S'il y avait, conformément à ses pronostics, le double d'entrées à l'Exposition, il y aurait plus de monde aux guichets des attractions de tout genre. Seulement, on aurait tort de ne s'en prendre qu'à M. Picard. Étant donné le nombre encore si respectable des visiteurs, ces malheureuse attractions devraient voir leurs salles, banquettes et fauteuils mieux garnis qu'ils ne le sont. Et ils seraient mieux garnis, en effet, si le spectacle, souvenant, en valait plus la peine."

Enfin, dernière cause de désappointement, les têtes couronnées ont fait défaut. On avait beaucoup compté sur le tsar, l'allié de la France. Mais, à la dernière minute, Nicolas II a fait savoir qu'il ne pourrait se rendre à Paris, et il s'est contenté d'envoyer au président les insignes de l'ordre impérial de St-André. "Le Souverain a manqué, dit l'*Univers*. On avait loué très cher et luxueusement aménagé un palais; on s'était même un instant préoccupé d'en avoir un autre. Il devait venir tant de rois! Heureusement, nous avons eu Oscar de Suède et Norvège. Il nous a sauvés, tout juste, du ridicule. Car le shah n'y aurait vraiment pas suffi. Et c'est encore là une disgrâce pour l'Exposition. Si, du moins, la leçon pouvait nous servir, et si nous renoncions désormais à ces grandes kermesses universelles!"

Ce vœu paraît être celui de beaucoup de Français. Bien des esprits sérieux se demandent si, tout compte fait, le résultat de ces foires immenses vaut l'effort et l'argent qu'elles coûtent. Mais jusqu'ici les adversaires des expositions universelles ont prêché dans le désert. Et ces grands bazars cosmopolites semblent entrés dans les mœurs contemporaines.

\* \* \*

Quels que soient le succès ou l'insuccès de l'Exposition, elle a un résultat manifeste, celui de faire chômer la politique. Il en sera ainsi jusqu'à octobre ou novembre. Mais à ce moment, la scène parlementaire reprendra son intérêt, et il pourrait bien s'y produire des changements notables.

Depuis quelque temps, il se manifeste des symptômes alarmants pour le ministère Waldeck-Rousseau. Il s'appuie fortement sur le parti socialiste, et le parti socialiste vient de se diviser, précisément à propos de la question ministérielle. Une fraction du parti prétend qu'il ne doit avoir aucune attache avec les ministères; une autre soutient qu'il faut savoir contracter des alliances afin d'arriver à l'application graduelle des principes. Les premiers sont les théoriciens, et ils ont pour interprète Jules Guesde. Les seconds sont les politiques; Jaurès est leur porte-parole et Millerand est leur représentant dans le ministère. Si la scission s'accroît et si les socialistes intransigeants tournent le dos à celui-ci, il ne pourra se maintenir. Cette éventualité n'est pas sans donner quelque souci aux tenants du cabinet.

Ce qui les rassure un peu c'est que, d'après eux, le nationalisme est en baisse. Il est incontestable que le parti nationaliste n'est pas aussi exubérant de vitalité qu'au lendemain des élections de Paris, où il atteignit son apogée. Les causes de cet affaiblissement sont multiples. La principale c'est le défaut de cohésion. Il y a deux courants dans le parti, le courant Déroulède et le courant Jules Lemaitre. Déroulède est un plébiscitaire avant tout, une sorte de républicain césarien, un anti-parlementaire. Jules Lemaitre est un parlementaire, anxieux d'améliorer plutôt que de renverser.

Dans le cours de l'été, après l'élection de Niort, où son ami George Thiébaud avait été battu, Paul Déroulède lui avait écrit une lettre malheureuse qui accentuait cette divergence. On y lisait ces lignes :

“ La situation est désormais nettement établie; d'un côté les nationalistes anti-parlementaires qui croient à la nation et veulent lui restituer tous ses droits électoraux; de l'autre, les nationalistes de toutes nuances, qui n'ont pour tout programme qu'un changement de personnel avec un parlementarisme quelconque, soit orléaniste, soit républicain.

“ Or, ni mon nom, ni mon influence, si petite qu'elle soit et si diminuée qu'elle doit être par cette déclaration, ni ma propagande devenue si difficile pour l'exilé, ni mes actes ne seront jamais au service d'une autre cause que la cause d'une revision républicaine démocratique basée sur la souveraineté du peuple.

“ Tout contre le Parlement, rien avec les parlementaires,

voilà mon cri de guerre; tout pour la République, rien sans le suffrage universel, voilà mon cri de ralliement. Il importait, avant tout, de faire savoir au pays que nous ne transigions sur aucun des points de notre doctrine et que nous ne mentionnions pas à la France, quand nous avons dit, au moment même des élections municipales de Paris: " Quiconque n'est pas pour la République est contre nous... quiconque n'est pas pour le plébiscite n'est pas avec nous ".

Une déclaration de ce genre, au lieu d'élargir la base du parti nationaliste, la restreignait considérablement.

Cependant, le nationalisme n'est pas mort. Il est affaibli comme parti politique distinct, il est encore puissant comme état d'esprit, comme sentiment populaire, comme aspiration vers l'union de tous les bons citoyens dans la liberté et la tolérance mutuelle.

Cette union, cette liberté, cette tolérance, un homme d'Etat qui n'appartient pas au parti nationaliste, M. Méline, s'en est déclaré encore une fois le champion dans un discours prononcé devant le conseil général des Vosges.

" Je reconnais, a-t-il dit, que nos principes subissent en ce moment une éclipse affligeante et un peu inquiétante pour l'avenir. Qui aurait pu croire que cent ans après la Révolution française, après la guerre des Droits de l'homme, il serait encore nécessaire de défendre la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté d'association et même la liberté du travail? Et cependant nous aurions tort de nous décourager et de renoncer à la lutte. Les batailles pour la liberté sont éternelles et elles ne sont jamais perdues; les entreprises dirigées contre elle n'ont jamais eu d'autre résultat que de la faire aimer davantage et de susciter des résistances invincibles.

" Elles se font déjà sentir, si on en juge à certains symptômes qui ne trompent guère. L'opinion publique, un instant troublée, commence à se ressaisir; partout se dessine un large courant de libéralisme, de tolérance et de fierté nationale qui remue le pays dans ses profondeurs et, comme le pays a toujours le dernier mot, nous pouvons prendre patience. Il profite déjà de toutes les occasions pour affirmer sa volonté et il trouvera bien le moyen de la faire prévaloir."

L'*Univers*, tout en faisant ses réserves, a donné son approbation à ce discours. Suivant le grand journal catholique, " la par-

tie se joue entre la République honnête, tolérante, protectrice de l'ordre, patriote, et la République sectaire, jacobine, appuyée sur les socialistes et les sans-patrie. M. Méline personnifie la première; M. Ranc est un des chefs de la seconde. Résolument l'*Univers* est avec M. Méline parce que c'est le meilleur moyen d'ête contre M. Ranc."

Lorsque la trêve de l'Exposition sera terminée, il est évident que le ministère Waldeck-Rousseau devra se défendre contre de multiples assauts.

\* \* \*

J'ai parlé, dans ma dernière chronique, de la mort du roi Humbert, et de ses funérailles religieuses. Ces funérailles ont donné lieu à toute une controverse. Des journaux italiens, de nuances diverses, en ont pris texte pour déclarer que la mort d'Humbert allait amener une modification profonde dans l'attitude du Vatican envers le royaume d'Italie, et que le St-Siège allait se relâcher de la rigueur doctrinale dont il a jusqu'ici fait preuve contre les usurpateurs du domaine pontifical. D'autre part des catholiques sincères ont paru s'étonner que le roi défunt, mort sans s'être réconcilié avec l'Eglise, ait reçu la sépulture ecclésiastique. Pour éclairer la conscience des uns, et couper court aux interprétations des autres, le Souverain Pontife a fait publier dans l'*Osservatore romano* la note suivante :

" Bon nombre d'Italiens, et encore plus d'étrangers, en présence des honneurs funèbres religieux rendus au défunt roi Humbert, et d'une certaine prière pour le repos de son âme, ont formulé des plaintes contre l'autorité ecclésiastique, comme si celle-ci s'était écartée des lois très saintes de l'Eglise.

" Il est nécessaire de déclarer que l'autorité ecclésiastique a toléré les funérailles du roi défunt, non seulement pour protester contre l'exécrable crime commis contre sa personne, mais encore et bien plus à cause de circonstances personnelles, le défunt ayant, surtout dans les derniers temps de sa vie, donné des signes non douteux de sentiments religieux, au point de désirer, comme on l'a dit, de se réconcilier avec Dieu par le moyen des sacrements en cette année sainte.

" En conséquence, il y a lieu de présumer que dans les derniers moments de sa vie, il a imploré l'infinie miséricorde de Dieu, et que, s'il en avait eu la possibilité, il n'aurait pas hésité à se réconcilier avec lui.

“ Or, c'est une loi de l'Eglise, proclamée plusieurs fois par la Sacrée Pénitencerie, que, dans des cas de cette sorte, on peut accorder la sépulture ecclésiastique même à ceux à qui on devrait, en d'autres circonstances, la refuser, en en réglant la pompe extérieure sur la qualité des personnes.

“Quant à la prière bien connue composée dans un moment de suprême angoisse, digne de compassion, comme elle n'est pas conforme aux lois de la sacrée liturgie, elle ne peut être, et n'a jamais été approuvée par la suprême autorité ecclésiastique.”

Les catholiques ont accueilli avec joie cette note qui faisait la lumière sur un sujet si délicat. Quant aux italianissimes dont les imprudences de langage l'avaient provoquée, ils se sont répandus en injures contre le Saint-Siège.

La prière dont il est question dans la note pontificale est celle que la reine Marguerite avait composée, dans l'effusion de sa douleur, pour le repos de l'âme de son royal époux. Cette prière renfermait des expressions inadmissibles. Elle contenait une sorte de litanie dont je détache ces deux invocations :

“ Parce qu'il n'a jamais voulu autre chose que la justice, “ soyez compatissant envers lui, Seigneur. — Parce qu'il a “ été bon jusqu'à son dernier soupir et est tombé victime de sa “ bonté, donnez-lui, Seigneur, la couronne des martyrs.”

C'était véritablement trop fort. La reine Marguerite, très pieuse, mais pas du tout théologienne, n'avait pas mesuré la portée des mots dont elle s'était servie. On ne pouvait dire d'Humbert, usurpateur des domaines pontificaux, qu'il n'avait “ jamais voulu que la justice.” Cette prière devait donc être répudiée par l'autorité suprême, d'autant plus que l'évêque de Crémone, Mgr Bonomelli, lui avait malheureusement, et trop à la hâte, donné son approbation.

Ces incidents ont provoqué de longs et vifs commentaires dans la presse catholique et sectaire. Les journaux libres penseurs se sont montrés d'autant plus furieux qu'ils avaient donné plus audacieusement carrière à leur imagination, à l'occasion de la mort d'Humbert et de l'attitude tolérante des autorités ecclésiastiques. Ils en avaient conclu imprudemment que le Pape était prêt à entrer dans la voie des compromis. Le Saint-Père a cru nécessaire de mettre fin à ces propos. Il a fait adresser à tous les représentants du St-Siège à l'étranger une note dont une dépêche de l'Agence Fournier donne l'analyse suivante :

“ Le secrétaire d'Etat au Vatican vient d'envoyer une note diplomatique à tous les représentants du Saint-Siège à l'étranger.

“ Se référant aux événements qui ont placé Victor-Emmanuel III sur le trône d'Italie, le Pape, dans cette note, déclare qu'il continuera à défendre les droits du Saint-Siège au pouvoir temporel. Il ajoute que rien n'est changé dans la situation ni dans les intentions du Souverain Pontife vis-à-vis de l'Italie. Il se considère toujours comme le prisonnier de l'Etat italien.

“ La note a été communiquée à tous les gouvernements avec lesquels le Vatican maintient des rapports diplomatiques.”

Après cela il ne pourra plus y avoir d'équivoque. La situation du Saint-Siège, vis-à-vis le royaume italien, au début du nouveau règne, est parfaitement déterminée.

\* \* \*

L'épiscopat français vient de faire une grande perte par la mort de Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix. L'illustre prélat était un des plus intrépides champions des droits de l'Eglise et des libertés religieuses en France. Il avait été plusieurs fois frappé par les gouvernements sectaires. En 1891 il avait été condamné à 3000 francs pour avoir adressé au ministre des cultes une vigoureuse protestation contre les prétentions de ce ministre d'interdire les pèlerinages. En 1892, son traitement avait été suspendu, et il l'avait encore été au mois de janvier dernier, lors du procès des Assomptionnistes. Ce vaillant évêque était âgé de 80 ans.

\* \* \*

Au Canada, on ne parle que d'élections générales. La dissolution du parlement n'a pas encore eu lieu, mais les gens qui se prétendent bien informés prétendent qu'elle est imminente. En attendant, les assemblées publiques se multiplient de part et d'autre, et la bataille semble déjà engagée.

Le premier ministre de Québec, l'honorable M. Marchand, est mourant, et lorsque cette chronique sera imprimée il sera peut-être disparu de la scène de ce monde.

Chs Chapais.

Québec, 22 septembre 1900.

## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

**Marius Sepet : Voyages de corps et d'esprit.** In-12, librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal.  
Prix : 85 cts.

Ce volume se présente d'abord comme la suite de celui qui a pour titre : *En Congé, Promenades et séjours*, et auquel le public et la presse ont fait un accueil favorable.

On y trouvera de nouveaux sites et de nouveaux types bretons. On y trouvera aussi des pays et des caractères d'un charme différent, mais bien viv aussi : Fribourg-en-Brigau, avec un coup d'œil sur la Forêt-Noire et une esquisse des mœurs et des sentiments des étudiants catholiques d'Allemagne ; Samoëns en Haute-Savoie, dans la vallée alpestre du Giffre aux coutumes pastorales, toute souriante au pied des pâturages austères de ses monts garnis de troupeaux.

\* \* \*

**Vie intérieure de Jeanne d'Arc**, par Olivier Lefranc. Un vol. in-16 cavalier de xx-332 pages, édition encadrée. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 65 cts.

“ Lire la vie de Jeanne d'Arc, c'est se procurer les douces joies que cherche le vrai patriotisme. Mais admirer dans cette vie les sentiments qui ont rempli l'âme de Jeanne, les motifs qui l'ont fait agir, les délicatesses et les élévations de son cœur, c'est pénétrer dans l'intime de l'œuvre de Dieu... Nous félicitons l'auteur qui a tenté cet essai.”

\* \* \*

**Les Grandes Guérisons de Lourdes.** Un volume grand in-8° de xv-560 pages, orné de 140 similigravures dans le texte et de 24 gravures hors texte sur papier couché, par le Dr Boissarie, à Paris. Librairie Bouniol, 25, rue de Tournon, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : \$2.50.

Depuis cinquante ans, Lourdes est devenue comme la terre classique du miracle sous toutes ses formes. Il semble que plus les écoles se multiplient qui attaquent et nient le surnaturel, plus le ciel s'acharne à en multiplier les effets, montrant par des manifestations irrécusables de sa puissance, qu'il se rit des vaines protestations de l'incrédulité aux abois.

Et voici qu'une plume autorisée, l'un des plus consciencieux représentants de la science moderne, se lève à son tour, et dans des pages d'une simplicité touchante, nous donne le bilan de ses constatations médicales. Le Dr Boissarie n'admet aucune guérison qu'il n'ait vue lui-même, que de nombreux témoins n'affirment avec lui, que des sommités scientifiques n'aient étudiée, examinée sous toutes les formes.



Puis, pour communiquer à son récit déjà si émouvant par lui-même, une sorte de vie rétrospective, voici, à travers le livre, une galerie variée de portraits, de tableaux, de ces scènes uniques qui ne se voient qu'à Lourdes, parce que Lourdes a été choisie par Marie pour sa patrie adoptive et pour le théâtre de ses grâces de choix et de ses miséricordieuses bontés. Tous les miraculés, avant et après leur guérison, défilent devant vous. La plaie d'hier est cicatrisée aujourd'hui, et tel qui débarquait mourant entre les bras habiles et vigoureux des brancardiers, s'en retourne guéri, après avoir suspendu en trophée aux grottes bénies de Massabielle les insignes de ses infirmités et de ses douleurs. Poirinaires, cancéreux, coxalgiques, tumeurs blanches, ulcères de l'estomac, maladies des yeux, paralysies, plaies intérieures, maladies nerveuses, tous les maux qui accablent notre pauvre humanité déchue, ont trouvé à Lourdes, sous le regard de Marie, le spécifique qui les soulage et les guérit.

La constatation du miracle, telle que l'entend et la pratique le Dr Boissarie, a de quoi satisfaire les praticiens les plus exigeants et convaincre les impies qui, frappés par l'évidence, n'opposent pas à la lumière du fait accompli une orgueilleuse fin de non-recevoir.

L'histoire de Lourdes par M. Henri Lasserre est dans toutes les mains. Mais ce livre ne constitue pour ainsi dire que la préface du volume que nous annonçons. L'historien annonce l'aurore éblouissante d'un jour plus éblouissant encore. Le docteur nous montre heure par heure, pour ainsi dire, la Vierge immaculée souriant aux pèlerins de son sanctuaire et brisant la chaîne de toutes leurs infirmités. *Les Grandes Guérisons de Lourdes*, si impatientement attendues, si elles n'ajoutent rien à la gloire de Marie, expliquent merveilleusement le rôle de miséricorde et d'amour qu'elle remplit maternellement depuis un demi-siècle au pied des Pyrénées.

Le Dr Boissarie a bien mérité de Notre-Dame. Notre-Dame saura bénir par un succès qui dépasse toutes les espérances, les armes vengeresses et la plume véridique de son illustre et infatigable chevalier.

\* \* \*

**Le Cœur**, retraite prêchée aux dames dans l'église Sainte-Madeleine de Paris, par M. l'abbé Lenfant, missionnaire diocésain de Paris. Un vol. in-16 cavalier de viii-296 pages. Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 65 cts.

*Le Cœur* est une suite d'instructions pour retraite de dames, prêchées cette année à l'église de la Madeleine : le cœur de la femme catholique, son rôle providentiel, ses crises, ses défaillances, ses relèvements, son rayonnement dans la famille et dans la société, tels sont les sujets qu'avec une délicatesse et un art infini, M. l'abbé Lenfant développe en dix instructions.

\* \* \*

**Saint Jean-Baptiste de la Salle**, 1651-1719, par M. A. Delaire, secrétaire général de la Société d'Economie sociale. Un vol. in-12 de 216 pages, de la collection les "Saints". Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 50 cts.

La collection des "Saints" n'est point en retard pour offrir au public la vie du nouveau canonisé, saint Jean-Baptiste de la Salle, l'illustre fondateur de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. L'écrivain chargé de cette tâche est M. Alexis Delaire, ancien élève de l'École Polytechnique, secrétaire général de la Société d'Economie sociale où, après avoir été le collaborateur de Frédéric Le Play, il est devenu son continuateur.

A. L.